

ሃዩማናት: አባባ: ቀደምት ::

La foi des pères anciens

Franz Steiner Verlag Wiesbaden

VERÖFFENTLICHUNGEN DES FROBENIUS-INSTITUTS
AN DER JOHANN WOLFGANG GOETHE-UNIVERSITÄT
ZU FRANKFURT/MAIN

ISBN 3-515-04168-0

Jede Verwertung des Werkes außerhalb der Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist unzulässig und strafbar. Dies gilt insbesondere für Übersetzung, Nachdruck, Mikroverfilmung oder vergleichbare Verfahren sowie für die Speicherung in Datenverarbeitungsanlagen. Gedruckt mit Unterstützung der Deutschen Forschungsgemeinschaft. © 1986 by Franz Steiner Verlag Wiesbaden GmbH, Sitz Stuttgart.

Printed in the Fed. Rep. of Germany

STUDIEN ZUR KULTURKUNDE
BEGRÜNDET VON LEO FROBENIUS · HERAUSGEGEBEN VON EIKE HABERLAND

79. BAND



FRANZ STEINER VERLAG WIESBADEN GMBH

www.ethiopianorthodox.org

ሃዩማናት፡ አብወ፡ ቀደምት ።

LA FOI DES PERES ANCIENS

I. TEXTE ETHIOPIEN

ENSEIGNEMENT DE MAMHER KEFLA GIYORGIS
COMPOSE PAR ALAQA KIDANA WALD KEFLE
RECUEILLI PAR SON DISCIPLE DASTA TAKLA WALD
AVEC UNE INTRODUCTION SUR LA VIE ET L'OEUVRE
DE CES TROIS SAVANTS PAR BERHANOU ABEBBE



FRANZ STEINER VERLAG WIESBADEN GMBH
STUTT GART 1986

www.ethiopianorthodox.org



alaqā Dastā Takla Wald (1983)

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos de l'éditeur	1
Introduction par Berhanou Abebbé	3
I. Préface	3
II. Kefla Giyorgis	7
III. Kidāna Wald Keflē Walda Abbā Taklē	17
IV. Dastā Takla Wald	27
V. Epilogue	36
Bibliographie	52
Hāymānota abaw qaddamt par Kidāna Wald Keflē	57

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Voici un document précieux et un témoignage éminent sur la spiritualité éthiopienne, un remarquable exemple de collaboration intellectuelle qui a non seulement permis d'établir le contact entre les générations, mais aussi de le maintenir jusqu'à nos jours.

Quatre savants éthiopiens qui ont entretenu, et entretiennent encore, de fructueuses relations de maître à disciple, ont apporté chacun leur contribution à cet ouvrage.

Kefla Giyorgis fut l'instigateur, le père de ce projet. Son élève et fils spirituel Kidāna Wald Keflē reprit le flambeau et mit de l'ordre dans l'enseignement du maître.

C'est à la main de son disciple, Dastā Takla Wald, que nous devons la version définitive de l'ouvrage dont il nous confia le manuscrit. Malheureusement, Dastā Takla Wald est mort il y a peu de temps.

Berhanou Abbebé, à qui revient le mérite d'avoir «déterré» ce trésor, composa à son tour, en tant qu'élève de Dastā Takla Wald, une introduction. Finalement, un calligraphe éthiopien écrivit le texte.

Ce livre traite, du point de vue éthiopien, de l'histoire de la vie spirituelle et des échanges intellectuels tels qu'ils se déroulèrent en Ethiopie.

Nous sommes donc particulièrement heureux de publier ce livre, lequel est précisément bienvenu puisque, à l'exception des classiques de la littérature éthiopienne, nous ne disposons malheureusement que de peu d'ouvrages écrits récemment par des Ethiopiens et reflétant leur vision de leurs propres culture et histoire.

Ce volume sera suivi d'un autre, lequel contiendra la traduction ainsi qu'un commentaire dans une langue européenne.

Eike Haberland

Kidāna Wald Keflē (1986)

INTRODUCTION

par Berhanou Abebbé

I. Préface

Dans les années vingt une littérature amharique imprimée d'inspiration principalement politique connaît un développement. Est-elle la conséquence de l'établissement d'une imprimerie gouvernementale ou l'une des nombreuses conséquences de la guerre européenne en Ethiopie?

Enrico Cerulli penche pour la deuxième hypothèse¹ sans donner de raison. A le suivre de près, on serait amené à croire que le silence colonial qui s'en est suivi, aurait été pour l'Ethiopie une période de répit pendant laquelle se serait formé un noyau de prise de conscience politique. Ce n'est pas invraisemblable. Mais qu'on ne se trompe ni sur les intentions de celui qui a su détecter ce phénomène, ni sur les objectifs de ceux auxquels s'adresse son analyse.

Toujours est-il que ce nouveau courant littéraire ne passe pas inaperçu en Europe, en raison même de son contenu, mais aussi grâce à un envoi que le rās Tafari avait fait à l'Ecole des Langues Orientales de Paris et au Seminar für Orientalische Sprachen de Berlin, des principaux ouvrages sortis de ses presses. Cet envoi nous a valu des révisions aujourd'hui fort instructives par Mittwoch en Allemagne², par Marcel Cohen en France³, par Enrico Cerulli en Italie⁴, et enfin par C. Conti Rossini⁵, qui reprend les précédentes et y ajoute ses vues.

Le thème central de cette littérature est la modernisation. L'ouvrage le plus représentatif «Avis aux enfants d'Ethiopie»⁶, qu'il faut comprendre: guide pour la jeunesse, d'un auteur qui a gardé l'anonymat et se dit «Ahadu Ityopyāwi» (Un Ethiopien).

Le motif fondamental de cet ouvrage est l'éloge du savoir moderne par opposition à l'ignorance du passé. Mais le savoir, ici, est essentiellement l'acquisition de la culture technologique européenne. La principale utilité de cette «civilisation», y affirme l'auteur, réside dans le moyen qu'elle nous procure pour mieux défendre l'indépendance de l'Ethiopie⁷.

Plus profondément conscient du danger qui menace l'indépendance nationale, mais plus discret, Heruy, quatre années auparavant, dans une feuille volante intitulée

1 Cerulli 1926: 167, voir plus bas.

2 Mittwoch 1924.

3 Cohen 1925.

4 Cerulli 1926.

5 Conti Rossini 1927.

6 «La Ityopyā leḡoč māmalkačā».

7 ibid.: 4.

«Gohā šebāh» (Aurore)⁸, puis dans ses «Conseils paternels»⁹, avisait en quelque sorte de pardonner l'offense, mais de ne point l'oublier, car, l'ennemi, lui, n'oublierait pas de se venger. Allusion à peine voilée au précédent d'Adwā.

Un poème intitulé «Aide-mémoire aux enfants d'Ethiopie», d'un étudiant en route vers une université américaine représente une synthèse de cette foi dans le progrès mêlée d'inquiétude: «Nous devons faire l'impossible pour acquérir le savoir [moderne]; Sinon, s'en est fait de notre patrie, nous la perdons»¹⁰.

Si le savoir est recherché en Europe, le modèle auquel on aspire, c'est le Japon. Le Japon dont la victoire contre le géant russe (1904–05) est considérée comme le triomphe de la science et de la technique sur la force et la multitude, et celui de la concorde et de la paix sur la discorde et les troubles intérieurs. C'est du moins ainsi que, dans une brochure intitulée: «Analyse comparative pour choisir la meilleure voie»¹¹, «Un pauvre nationaliste aimant son pays», (nous savons aujourd'hui qu'il s'agit du blättä Gabra Egziabhēr), juge des événements «avec vingt années de recul» et en déduit «que ceux des Ethiopiens qui le peuvent aillent à l'étranger, et que ceux qui n'ont pas les moyens apprennent librement les sciences et la technique auprès des étrangers qui se trouvent parmi eux».

8 «Gohā šebāh» est à l'origine une feuille volante. cf. Cerulli 1927: 355. En 1919 éth., blättä Heruy l'adopte comme titre d'une compilation. Cf. Cerulli 1932: 309.

9 «Yābbāt meker la leğ». Addis Ababa 1910 éth.

10 Malāku Bayān 1923. Dans le navire qui l'amenait aux Etats-Unis, il était en compagnie de deux autres jeunes gens: Bašahwurad Habta Wald et Gobanā Warqu. Il leur lit ses vers et décida avec eux de les expédier au Prince Héritier qui les fit publier.

11 «Agarēnnā hezbēn yammewadd dehaččehu» 1924: 15–18. Trois années après paraissait le «Gohā šebāh» de Heruy, lequel dans sa préface précise: «Pour analyser toute chose et discerner le bien du mal, faut-il encore être armé de connaissances». (p. 1, § 2) Ceci dit, en 1924 éth. Heruy contribuera à la vogue japonaise par son «Hagara Ğäppān, māhdara berhān» (Japon, siège de la lumière). Je suis tenté de croire que ce titre comme «Gohā šebāh» doivent leur fortune au nom «Empire du Levant» par lequel on désignait naguère le Japon. Le dernier représentant de ce courant n'est autre que Kabbada Mikāēl, qui a consacré un petit livre de près de 140 pages au thème «Comment le Japon réussit sa modernisation» (1946 éth.). Son ouvrage se termine par quelques vers de Kidāna Wald, «doux comme le miel» tirés de l'«Abagada; Syllabaire et lectures enfantines» (1926 éth.: 26–27):

«Vous êtes la tête de l'Afrique

Avec votre langue royale, couronnée du diadème de liberté.

...

Les Européens ont fait feu de tout bois pour constituer le savoir scientifique.

Vous aussi cueillez et amassez autant que vous pouvez

Afin que votre maison soit chaude et ardente. Car sur le vieux parchemin, livre de votre langue

La nouvelle civilisation n'est pas encore inscrite.»

Kabbada Mikāēl ne cite pas ces deux strophes du même poème:

«Comptant sur l'oubli, selon l'exemple de Caïphe

De grâce, ne reniez pas la Résurrection de l'Afrique.»

Pendant que l'intelligentsia séculière établit le lien entre progrès technologique et indépendance, un collègue de savants ecclésiastiques travaille discrètement à la traduction et au commentaire amharique de textes geez.

Quelques ouvrages paraissent (l'«*Ecclésiaste*», «*Mār Yeshāq*» etc.). Mais l'opération se solde par un lamentable échec typographique de l'Imprimerie du Rās Tafari dépourvue de toute expérience en fait de publications bilingues.

Un éminent savant, du nom de Kidāna Wald Keflē, élève et fils spirituel du non moins célèbre Kefla Giyorgis, était venu de Jérusalem pour traduire et commenter le livre d'Ezéchiel; il se voit confier l'édition de ces classiques, effectuée désormais non plus à Addis Ababa, mais à Dirē Dāwā, à l'Imprimerie Saint Lazare des Capucins français. Savait-on que Kefla Giyorgis, quarante ans auparavant, avait acquis une grande expérience, et dans la traduction et dans l'édition? Tout se sait parmi les reclus du lointain monastère de Jérusalem. C'est peut-être celà qui valut à Kidāna Wald son disciple d'être recruté. Toujours est-il que le livre d'Ezéchiel traduit et édité par lui (1916 éth.) est meilleur que les ouvrages sortis de l'Imprimerie du Rās. Quant à son «*Mār Yeshāq*»¹² (1920 éth.), il est incomparablement supérieur à tout ce qui précède. Si le plus clair du mérite lui en revient, la qualité du matériel et du travail fourni par l'Imprimerie Saint Lazare n'est cependant pas étrangère au succès. Or, probablement pour cette raison, mais aussi parce que les ouvrages religieux imprimés chez les catholiques, deviendraient de ce seul fait, sujets à caution, l'Imprimerie Saint Lazare se garde d'apposer sa marque sur les exemplaires de sa façon. Pour des raisons analogues l'Imprimerie du Rās fait consigner les exemplaires et en assure la distribution... et le rās paie discrètement les frais d'impression.

En cette année 1916 éth. (1923-1924), Kidāna Wald, venu à Addis Ababa déposer les exemplaires de son «*Ezéchiel*», eut l'agréable surprise d'y rencontrer un jeune typographe, chargé de la composition, et qui lisait fort bien le geez. Il l'invita à travailler avec lui, vainquit les résistances de l'Imprimerie Saint Lazare à engager un compositeur non-catholique (une année de démarches!) et finit par l'avoir à ses côtés. Ce jeune élu n'était autre que Dastā Takla Wald.

A Dirē Dāwā leur collaboration dure près de vingt ans. Ils s'occupent principalement d'édition. Mais pour les raisons que nous avons évoquées, les conditions de travail, et la production de Dirē Dāwā apparaissent sous un faux jour et échappent à l'attention des éthiopiens de leur temps. C'est ainsi que C. Conti Rossini, dans la récitation que nous avons mentionnée, avoue simplement qu'il ne dispose pas d'informations précises sur l'Imprimerie des Lazaristes (sic) français à Dirē Dāwā¹³.

Six ans après lui, Cerulli aussi est dupé par l'ambiguïté créée autour des «*éditions pirates*» de Dirē Dāwā lorsqu'il croit que l'«*Ezéchiel*» de Kidāna Wald est «*stampato* à

12 L'édition de Dirē Dāwā réunit dans un même volume le «*Mār Yeshāq*» (Isaac de Ninive), le «*Felikseyus*» (Philoscène le syrien, évêque de Manbug) et l'«*Aragāwi manfasāwi*» (le Vieux Spirituel, ou les œuvres ascétiques de Jean Saba). Sur ce dernier et sur la mauvaise lecture de l'arabe qui a donné la distorsion *Felikseyus*, cf. Cohen 1925: 354 et Wright 1877: 177, cités par Cerulli 1933: 64.

13 Conti Rossini 1927.

Addis Ababa»¹⁴, ainsi que le «Mār Yeshāq» (1920 éth.), le «Felikseyus» et l'«Aragāwi manfasāwi» qui sont de 1921 et 1922 éth. et non de 1920 éth. Qui pouvait savoir qu'à l'occasion de cette publication un combat obscur se déroulait, entre un clergé dont Marcel Cohen disait en 1912 que c'était «les conservateurs inintelligents d'une tradition, sujette à s'altérer plus ou moins par leur ignorance»¹⁵, et un savant solitaire, au sujet de certaines traditions scripturales qui avaient besoin d'être rectifiées.

L'anticomanie avait fait dire à ce clergé que l'Ancien Testament était traduit de l'hébreu. La monarchie y trouvant son compte soutenait le clergé. Nos deux savants, surtout Kidāna Wald, faisant fi de la Reine de Saba et du Roi Salomon, soutiennent que la traduction ne date que de Salāmā et qu'elle se fonde sur la version des Septante¹⁶. Le Prince Héritier rejette personnellement ce point de vue qui devait paraître dans la préface d'«Ezéchiël» (1926). De là une réaction des deux savants sur la conception officielle de l'histoire.

Mais il n'y a pas que le monde ecclésiastique qui intéresse nos deux hommes. Ils ont également eu leur mot à dire sur le thème de la modernisation qui préoccupait tant les écrivains des années vingt¹⁷. Leur doctrine, exposée dans trois opuscules qui se succèdent entre 1934 et 1935, dénonce l'illusion des partisans de l'eupéanisation en démontrant, par des exemples, que l'apport massif de la culture technologique a besoin d'une structure d'accueil pour être opérante; qu'une formation nationale (amharique et geez) doit précéder tout apprentissage en langues étrangères, faute de quoi, l'enfant dont les pulsions fondamentales seraient refoulées, perdrait son originalité et deviendrait «gramophone» (en français transcrit, dans le texte).

Ils ne se contentent pas de porter un rectificatif à la littérature nouvelle. Ils y joignent l'acte à la parole en dotant la postérité des moyens qui lui permettront de survivre au choc futur sans perdre la faculté de penser et de s'exprimer en sa propre langue.

Ces moyens sont l'oeuvre lexicographique des trois auteurs. Des trois, en effet, car Kidāna Wald a hérité de mamher Kefla Giyorgis le manuscrit d'un lexique geez-amharique, fort influencé par le lexicon de Dillmann, et dont l'auteur, à travers son expérience d'enseignant, de traducteur et d'éditeur avait perçu la nécessité dès 1880, à Karan. Le dictionnaire geez-amharique que Kidāna Wald à son tour confie à Dastā, est un manuscrit entièrement refondu, enrichi de notations nouvelles et d'un abrégé de grammaire, auquel ce dernier n'a fait qu'ajouter les illustrations avant de se charger de la tâche ingrate de la publication, se réservant pour sa part de composer le «Nouveau dictionnaire amharique» qui complètera le cycle.

En ces années (1929) où les partisans de «l'eupéanisation-minute» battaient la campagne, le negus, convaincu que la traduction du dictionnaire «Larousse» constituerait une panacée pour combler les lacunes de l'amharique face à l'agression des

14 Cerulli 1927; *ibid.* 1933: 64.

15 Cohen 1912: 10.

16 Sur cette question cf. Cerulli 1956: 23-25. L'auteur signale que les révisions successives auxquelles la version du Nouveau Testament a été soumise n'ont pas encore fait l'objet d'une étude systématique.

17 *ibid.*: 23-25.

concepts et des termes importés, demande à Kidāna Wald d'apporter son concours à cette opération. Le savant ne donne évidemment pas dans le panneau. Lui et Dastā, conscients de ce qu'il y a tous les jours des progrès à faire, mais non pas de solution immédiate, définitive et complète, conviennent d'écrire un dictionnaire amharique. Kidāna Wald n'eut jamais le temps d'y apporter sa contribution. Mais Dastā consacra tous ses loisirs à cette œuvre et mit vingt-neuf ans pour en venir à bout – autant d'années, exactement, qu'il fallut à Kidāna Wald, pour achever le lexique de Kefla Giyorgis.

Il est vrai qu'avec le conflit italo-éthiopien, les chauds partisans de l'eupéanisation avaient déchanté. Heruy le précurseur, «l'Abyssin eupéanisé», que Cerulli opposait à Just d'Urbino, «l'Européen abyssinisé», était mort en exil. Kidāna Wald, le critique du modernisme aliénateur, enfermé en cellule noire y avait perdu la vue, pendant l'occupation fasciste de l'Éthiopie. Mais l'œuvre est là, plus actuelle que jamais. Dastā aussi est là, le seul parmi les trois savants qui ait vu l'œuvre réalisée.

C'est lui qui nous a conservé le «Hāymānota abaw qaddamt» (La foi des pères anciens) «qui émane de Gondar, s'élève comme fumée d'encens vers Dabra Libānos et Ankobar puis se révèle à Jérusalem par la bouche de Kefla Giyorgis» enseignement dicté par Kidāna Wald à Dastā, à Dirē Dāwā en 1934 éth¹⁸.

Nous avons cru, et Eike Haberland a eu l'amabilité d'en accueillir l'idée, qu'il serait juste que nous tirions avantage de cette publication pour évoquer brièvement la vie et l'œuvre des trois savants qui auront marqué de leur empreinte un siècle d'études geez et amhariques.

Si cette introduction s'attache d'avantage aux auteurs et à leur rôle intellectuel qu'à l'objet du texte, c'est que d'un côté sur le fond de la doctrine Şaggā Leḡ, un ouvrage récent (celui de Yaḡob Beyene) qui fait le point de la question en se fondant sur un texte de Kefla Giyorgis, nous permettait heureusement de faire l'économie des redites¹⁹, et que de l'autre, il était temps de réparer le silence qui entourait la vie de nos savants, leurs réalisations et l'influence de leur pensée.

II. Kefla Giyorgis

1. JEUNESSE ET CARRIÈRE ÉTHIOPIENNE

Mamher Kefla Giyorgis est né le 14 Genbot 1817 éth. (1825). Il fut baptisé le 23 Sanē, jour de la Saint Georges, d'où son nom Kefla Giyorgis, Partage de St. Georges. On dit qu'il est d'origine Argobbā, mais sans rien qui puisse confirmer cette tradition sinon qu'il soit né à Hār Ambā, localité alors effectivement habitée par les Argobbā. Il confia à Kidāna Wald que son principal maître, l'aveugle mamher Walda Sellāsē, le doctrinaire bien connu d'Ankobar lui avait enseigné dès son jeune âge que la personne unique du Christ réunissait depuis le sein de sa mère, deux opérations et deux

18 cf. p. 275 du texte ci-après.

19 Des études et commentaires utiles sur la question sont ceux de Guidi 1922 et notamment la bibliographie de la p. 256; Abbā Dr. Gabra Iyasus Hāylu 1960: 345-351 et les observations de E. Cerulli p. 352; aussi I. Guidi 1900.

natures. De là la définition du «tawāhedo» (union), telle qu'elle apparaît dans «Addis yāmāreññā mazgaba qālāt» de Dastā²⁰, de «bahrey» (p. 262 = nature) et de «hellāwē» (existence) dans le «Maṣhāfa sawasew» de Kidāna Wald²¹.

Kefla Giyorgis se rendit à Dabra Warq en Goḡḡām pour y suivre l'enseignement du célèbre Goṣu, surnommé «Arāt Aynā»²² (au regard quadruple) parce qu'il maîtrisait avec une égale compétence l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, les Saints Pères (Liqāwent) et les Livres Monastiques, mais qui s'était surtout distingué dans l'enseignement de l'Ancien Testament.

Puis il s'en fut à Gondar, à l'école de Walda Ab Walda Mikāēl^{23a}, où il se vit tôt décerner par ses condisciples le surnom de «Dāgem Arāt Aynā» (Arāt Aynā II)^{23b}. C'est dire avec quelle aisance l'étudiant, frais émoulu de l'école d'Ankobar, put franchir le «cursus honorum» des académies les plus prestigieuses de son temps.

Son inséparable compagnon d'école, Takla Ṣeyon, qui l'avait suivi dans ce périple, s'arrête à Dimā pour y enseigner le «qenē». Keflē confiera à son compatriote et disciple Kidāna Wald que ses pérégrinations hors de son Ankobar natal ne lui avaient rien apporté quant au fond, mais qu'elles lui avaient permis de se familiariser avec les «bāhl» (les dire ou interprétations critiques) des différentes écoles.

De retour à Ankobar où Takla Ṣeyon le rejoint, les deux inséparables s'installaient sur la même peau de mouton qui leur servait de siège commun. L'un d'eux interprétait-il la Genèse, l'autre enchaînait sur les Livres des Rois; celui-là expliquait-il Isaïe, celui-ci commentait Jérémie²⁴. Les deux se disaient partisans des «Trois Naissances», mais lorsque la thèse des «Deux Naissances» devint prédominante et que la première s'affaiblit, Takla Ṣeyon, peu satisfait de la tournure que prenaient les événements, se rapprocha de Mgr. Massaia, moine catholique qui séjournait à Ankobar, et souscrivit à la thèse des «Deux Natures». Il se sépara ainsi d'avec alaqa Sena Giyorgis^{25a}. Le cercle des mamher Takla Alfā, Zurambē Engedā^{25b}, Wāldebbā Engedā, et Webē, tous théologiens émérites, dont la thèse Ṣaggā Leḡ et le prestige débordent largement les frontières du Choa effarouchaient les Kārrā, protégés de l'Empereur Yohannes. Menilek reçut l'ordre de se faire accompagner par ces dissidents à Boru Mēdā²⁶ où devait se tenir un grand conseil en présence de l'Empereur des deux grands vassaux (Menilek et Takla Hāymānot) ainsi que de l'abun, de l'eḡagē et des grands

20 Dastā Takla Wald 1970: 422–423 et dans celui de Kidāna Wald (1934: 374) dénomination correcte des Ṣaggā Leḡ.

21 Kidāna Wald Keflē 1956: 370–372: cinq acceptions y sont définies. C'est l'article le plus long du dictionnaire.

22 Admāsu Ġambarē 1970: 374; Lammā Hāylu 1967: 89, 145 et 158; Fusella 1955: 23.

23a Célèbre professeur de Nouveau Testament, originaire du Manz, qui trouva la mort lors de la destruction de Gondar par les Derviches.

23b Heruy Walda Sellāsē (1922/23: 64) note qu'il s'appelait Goṣu de son nom profane.

24 Ils savaient allier le Pentateuque aux Livres Historiques, et établir la concordance des prophètes.

25a Admāsu Ġambarē 1970: 189 infra.

25b Traducteur du Qoran en geez. Cf. p. 281–282 texte ci-après.

26 Admāsu Ġambarē 1970: 189–190

prélats. A peine l'Empereur rencontra-t-il Menilek qu'il s'enquit si «Takla Léon» l'accompagnait. Menilek feignit de ne rien comprendre à l'allusion, et fit dire à Takla Şeyon de s'évader au plus vite²⁷. Ce dernier sortit du camp de Menilek, «déguisé en soldat et chevauchant un mulet de la garnison»²⁸. Par le Soudan, il réussit à regagner la Terre Sainte. Au terme de dix-huit années d'exil il mourut à Jérusalem et fut enterré à Dabra Şeyon le 29 Hedār 1881²⁹, («le 8 décembre 1888» grég. d'après une note de Kidāna Wald).

Où était Kefla Giyorgis lors des débats du concile de Boru Mēdā³⁰ (1878) où les Şaggā furent excommuniés et destitués, où des amputations suivirent «trois jours après?»³¹

2. ŒUVRES D'EXIL À MASSAWA ET À KARAN

Les évènements qui se déroulèrent à Boru Mēdā, au lieu dit Feyal Ambā, relatés en une page dans le présent «Hāymānota abaw» (p. 52 col. 2) diffèrent bien évidemment des autres versions. La différence signalée, il convient de revenir à Kefla Giyorgis: «Comment a-t-il échappé à la persécution des Şaggā Leğ lorsqu'après le concile, l'Empereur Yohānnes eut élevé à la dignité de grand-prêtre alaqa Kidāna Wald (celui de Tagulat, champion des Qebāt au concile) et l'eut chargé de l'inquisition pour tout le royaume du Choa, avec prérogative d'assermenter toutes personnes suspectes d'hérésie?»³². Nul ne le sait. Des indications précieuses qui figurent en annexe de ce «Hāymānota abaw» (pp. 208 et 55), permettent de déduire qu'il entra en «Bēta Faranġ» (territoire européen) en 1863 éth. à l'âge de cinquante ans. En effet nous le retrouvons à Massawa, réfugié auprès d'abuna Yosēf³³ (alias Mgr. Touvier). Il y occupait ses loisirs à rédiger un lexique geez-amharique quand son hôte lui offrit de lui assurer un voyage en Terre Sainte pourvu qu'il consentît à tenir pendant quelque temps la chaire de geez au séminaire catholique de Karan. Cette offre lui permit d'effectuer un bref pèlerinage à Jérusalem. A son retour, il s'installa à Karan.

Indépendamment de l'enseignement du geez, il aida à la correction du «Geez amareññā sawāsew» d'abbā Gabra Mikāēl (1879), à la traduction, en collaboration avec J. B. Coulbeaux, d'un catéchisme intitulé «Temherta Krestyān» (1880), à la révision de la deuxième édition des Psaumes de David avec le Cantique des Cantiques et les Louanges de Marie (1885), et enfin à la traduction de l'«Imitation» de Jésus Christ, intitulé: «Imitatio: Krestosen sela mamsal» (1883). Ces ouvrages furent tous imprimés à Karan, à l'imprimerie des Lazaristes français.

27 *ibid.* loc. cit.

28 Lammā Haylu 1967: 155.

29 Admāsu Ġambarē 1970: 155.

30 Débats reproduits par Mangestu Lammā (Lammā Hāylu 1967: 154-158); Admāsu Ġambarē 1970: 280.

31 Lammā Hāylu 1967: 157 prétend, à l'encontre de toute vraisemblance, que Zurambē Engedā se coupa la langue de ses propres mains.

32 Admāsu Ġambarē 1970: 282-283, 540-542.

33 Mauro da Leonessa 1939: 6. Il précise qu'il s'agit de Mgr. Joseph Touvier.

On devine aisément que l'«Imitation» qui ne se ressent spécialement d'aucune des idées ou perceptions d'une école donnée et qui contient, d'après les sondages effectués sur certaines sections, plus de 1000 passages tirés de la Bible, ne pouvait que plaire à la victime de la persécution religieuse autant qu'au mamher de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mieux, cet ouvrage, qui d'après un de ses analystes «a ouvert la voie à une foi plus personnelle et plus intime, particulièrement pour ceux qui ont voulu renouveler leur vie spirituelle sans cependant contracter des liens permanents avec une communauté religieuse»³⁴, devait répondre à merveille au «modus vivendi» de cet exilé qui a élu son domicile provisoire en milieu catholique, sans devenir, pour autant, «confesseur» de leur foi ou se dédire de son dogme Şaggā Leğ^{35a}.

De quelle langue traduisit-il cet ouvrage? Certainement du latin, dont on admet aujourd'hui avec certitude qu'il constitue la version originale de l'«Imitation». «Durant son séjour à Rome Kefla Giyorgis étudia probablement le latin», conjecture Yaqob Beyene^{35b} qui se demande à juste raison comment il aurait, sans cela, tiré profit de la méthode scientifique du lexicon de Dillmann. Précisons, pour corroborer ce dernier argument, qu'au moment de la parution de la traduction amharique de l'«Imitation», Kefla Giyorgis comptait près de cinq années de séjour à Rome. Cependant la traduction date du séjour à Massawa et à Karan³⁶.

Quoiqu'il en soit, l'«Imitation» amharique apporte à la littérature éthiopienne de la fin du 19^e, un document appréciable dont le style tranche sur cette sorte de chose que les Abyssins appellent «Ya mission qwānqwā», et qui désigne les traductions bibliques des missionnaires, totalement corrompues parce que la syntaxe en est plate-ment assujettie à l'original européen, ... ou sur la langue que les lettrés éthiopiens appellent ironiquement «Ya šumoč qwānqwā», jargon bureaucratique³⁷. C'est la langue savante, celle que l'on retrouvera plus tard sous la plume de Kidāna Wald dans le «Maşhāfa manakosāt», parfaitement adaptée de surcroît, au style de l'«Imitation», «opera scritta da monaco a monaci»³⁸.

Sans doute l'anonymat qui s'imposait à l'époque n'aura-t-il pas contribué à répandre la renommée de Kefla Giyorgis. Mais combien préjudiciable eût été, pour lui et pour les Şaggā Leğ, que son nom figurât dans la première édition de 1883. On s'explique moins que le silence persiste à son sujet dans l'édition d'Asmara (1934), dans celle de Dirē Dāwā (1935) ou d'Addis Ababa (1966). Deux témoins se souviennent toutefois de l'auteur de cette traduction: Kidāna Wald, qui à Dirē Dāwā fit diligence auprès du Vicaire Apostolique, Monseigneur André Jarosseau pour que l'édition de 1935 connaisse le jour, et Dastā Takla Wald qui en suivit les travaux à l'Imprimerie Saint Lazare.

34 Cf. Alberts 1967: 376, col. 1.

35a Yaqob Beyene 1981: 13 et 21, note 37.

35b ibid.: 18, note 10.

36 «Haymānota abaw qaddamt»: ci-après, p. 270 infra.

37 Mittwoch 1926: 456.

38 De Luca 1933: 883.

Toujours à Karan, en marge de ses occupations mamher Kefla Giyorgis écrit un exposé de la doctrine des Şaggā Leġ. «Il tenait beaucoup à cet ouvrage et ne le montrait à personne»³⁹.

A une époque où les controverses théologiques étaient en l'air, on imagine les discussions que la présence de Kefla Giyorgis a pu susciter et la fascination que celui-ci a pu produire sur le séminaire de Karan. Il advint, hélas, qu'un certain abbā Takla Hāymānot de Mansāh⁴⁰, qui fut mis à la tête du séminaire en 1872 par Monseigneur Touvier (l'était-il encore vers 1883?) éprouvât quelques difficultés à suivre les thèses qu'exposait Kefla Giyorgis. Il y avait à cela une bonne raison que J. B. Coulbeaux nous a conservée, lui qui a connu et fréquenté abbā Takla Hāymānot: «Son intelligence sans envergure extraordinaire saisissait le raisonnement avec d'autant plus de fermeté que la compréhension lui avait plus coûté et conséquemment on le voyait opiniâtre dans les idées une fois établies en son esprit et une heureuse mémoire les emmagasinait et les servait à propos»⁴¹.

Incapable de se mettre «au-dessus de la mêlée», plus enclin, de ce fait, non pas à chercher mais à posséder la vérité, il accuse Kefla Giyorgis «d'avoir enseigné des hérésies». Porté devant le tribunal présidé par le missionnaire Lazariste Picard, l'accusé réussit à démontrer que c'était bel et bien les thèses de son accusateur qui étaient erronées. Il fit si bien qu'il força la sympathie et la confiance des supérieurs du séminaire de Karan qui lui confièrent l'enseignement du geez et de l'exégèse biblique⁴².

Cependant, la blessure laissée par le dénouement du litige ne fut pas si vite effacée. La rapidité avec laquelle avançaient les élèves, auxquels le nouveau maître inspirait confiance, ne pouvait qu'accroître la rancune du «bon abbā» (l'expression est de Coulbeaux), lequel déguisant son humiliation sous les livrées de l'humilité, et comptant sur la complicité des anciens⁴³, attendait son heure.

Voici, ce que Yaḡob Beyene a recueilli à ce sujet⁴⁴:

«Un jour, Kefla Giyorgis, oublia dans les lieux d'aisances cet opuscule auquel il tenait tant. Le manuscrit tomba entre les mains d'un moine, son adversaire, qui le remit secrètement à Abbā Takla Hāymānot afin que ce dernier pût s'en servir pour mieux réfuter la thèse de Kefla Giyorgis. Abbā Takla Hāymānot qui était bon prêtre mais point théologien tint l'opuscule par devers lui, sans doute pour l'étudier à fond, et plus tard le

39 Yaḡob Beyene 1981: 211, note 531.

40 Abba Takla Hāymānot de Mansāh est l'auteur d'«Abuna Yacob» (ou le Vénérable de Jacobis, Paris, s. d.), dont le manuscrit fut partiellement traduit en français par un missionnaire qui a gardé l'anonymat (ca. 1914). Cf. p. 4 de la préface du dit ouvrage par J. B. Coulbeaux, qui se prénomme aussi Edouard (d'où l'initiale E. de cette préface).

41 Coulbeaux, ca. 1914: 4-5.

42 Yaḡob Beyene 1981: 18, note 10.

43 C'est en 1842 que Mgr. de Jacobis l'avait recruté: «Abuna Yacob», préf. p. 4. Né en 1818 éth., mourut à Hālāy en 1895 éth. Mauro da Leonessa 1939: 5-6.

44 Yaḡob Beyene 1981: 211, note 531. Notre traduction de l'italien.

confia à Abbā Tasfā Sellāsē Walda Garimā (natif de Eddālgadā, dans l'Agāmē)⁴⁵, qui le donna à son tour à Abuna Asrāta Māryām Yamerru lequel fit une . . .»

La note 531, page 211 dont nous extrayons ce passage est la dernière de la traduction d'un exposé sur les Şaggā Leğ. Elle se rapporte à Māhşantu, «celui pour qui l'opuscule fut écrit». Mais comme on le voit, cette note s'arrête sur une phrase inachevée. A la suite d'une enquête, nous avons pu établir que le manuscrit reproduit dans l'ouvrage de Yaqob Beyene est une copie de la main d'abuna Asrāta Māryām Yamerru, ce qui permet de compléter la phrase.

La rédaction de l'original fut achevée en l'année de Luc, 7375 de la création, soit 1883.

Le titre, «Ya şaggā leğoč bāhl» est probablement un ajout de Yaqob Beyene; il n'est pas de la main d'abuna Asrāt, et Kefla Giyorgis n'aurait sûrement pas adopté cette dénomination dont les partisans de l'Onction se servaient pour désigner ceux de l'Union, avec une nuance dérisoire, que par ailleurs, ceux-ci leur rendaient en les appelant «Kārrā».

Le texte de Kefla Giyorgis constitue l'exposé le plus authentique et le plus autorisé de la doctrine Şaggā Leğ et ouvre, de surcroît, de nouvelles perspectives sur l'existence, non pas de deux, mais de trois courants théologiques (Kārrā, Qebāt et Şaggā Leğ) «lors même que les différences soient imperceptibles sur certains points . . .»⁴⁶. Dans une optique plus attentive à la compréhension de l'homme, cet ouvrage représente une manière de testament, aux heures sombres de la persécution et de l'exil, où la calomnie s'acharne sur la victime: «Que valent les disputes fausses quand les adversaires ne sont pas présents; si on ne se retrouve face à face témoignages écrits en main»⁴⁷. La rédaction de l'opuscule fut achevée l'année de Luc, 7375 de la création, soit en 1875 éth., 1883 grég⁴⁸.

Si l'hypothèse est bien fondée, l'œuvre fut écrite pour commémorer le 33^e anniversaire du martyr de Māhşantu qui avait offert sa vie en holocauste à la doctrine⁴⁹. Au-delà de toutes ces considérations, une question pratique demeure sans réponse: Où est l'original⁵⁰? C'est à Massawa que Kefla Giyorgis ébauche le lexique geez-amharique. La première rédaction fut achevée vers 1880 et expédiée au séminaire de Karan, pour servir de manuel. Dans la lettre qui l'accompagne l'auteur indique que ce travail n'est pas fini; qu'il est incomplet et que l'auteur n'a pas même eu le temps de le relire. La copie que Marcel Cohen en fit exécuter à Alitiēnā en 1922/23, en cahiers de 0.15 × 0.20 constitue un volume de 668 pages. Le rangement des notes (verbes aux temps

45 Prêtre Lazariste, traducteur des «Chroniques de Mēnēlik» éditées et annotées par les soins de F. de Coppet. Décoré pour son appartenance à la résistance éthiopienne contre l'invasion fasciste; décédé en 1940 éth.

46 Yaqob Beyene 1981: 10.

47 *ibid.*: 87; texte 79-80.

48 *ibid.*: 198.

49 *ibid.*: 211, note 531.

50 S. Zanutto croit que des manuscrits de Kefla Giyorgis auraient été laissés au patriarcat latin de Jérusalem. Cf. sa *Bibliografia etipica. 2. contributo* (1999) N° 46 p.127.

principaux, noms avec pluriels) est rigoureusement alphabétique suivant l'initiale, dans l'ordre éthiopien⁵¹.

Mais la version transmise par Kefla Giyorgis à son disciple Kidāna Wald n'a rien de commun avec l'ancienne version d'Alitiēnā. Kidāna Wald est catégorique sur ce point:

«Respecté par les Romains, unissant le savoir à l'art d'écrire, admiré et célébré pour son érudition et cependant méprisé par les siens, persécuté comme les Apôtres, haï, jaloué, vendu à vil prix comme Joseph, le savant mamher Kefla Giyorgis Walda Abbā Taklē d'Ankobar, pour avoir observé les moeurs, entendu les langues, s'être nourri aux lettres de maints pays, et pour avoir surtout découvert le lexicon de Dillmann, se persuada aisément qu'il ne pouvait se borner à critiquer en paroles les insuffisances de son propre lexique, mais qu'il fallait qu'il prît le taureau par les cornes; effectivement, il rejeta le premier manuscrit et composa ce «Nouveau lexique»».

«Par la suite il n'eut ni le loisir, ni le répit nécessaire pour le corriger et le faire imprimer. Ses déplacements de Karan à Rome et de là à Jérusalem lui avaient pris beaucoup de son temps. Néanmoins, ce qui a retardé la publication c'est surtout sa ferme intention de le recomposer dans l'ordre alphabétique ancien des «aléphates»⁵².

A la fin de sa vie il s'ouvrit en ces termes à son compatriote Kidāna Wald, qui pendant dix ans avait partagé sa vie monastique:

«Mon fils, si tu veux publier ce lexique, tu dois le défaire et le recomposer, ayant au préalable appris un peu d'hébreu. Ecris d'abord le syllabaire et classe-le dans l'ordre «abugidā». Pour en rendre la lecture plus aisée fais suivre le syllabaire d'un abrégé de grammaire. Je t'autorise à compéter et à élargir le lexique. De préférence à tout autre commerce, prends à tâche de multiplier ce seul talent^{53a}, sois la semence; que le seigneur fasse de toi la graine qui germe; qu'il ne te prive pas des ans, qui abondent en ses mains. Puisses-tu regagner ta patrie».

C'est en ces termes qu'il fit ses adieux^{53b}.

La déclaration liminaire de Kidāna Wald, et surtout ce testament de Kefla Giyorgis, suggèrent que l'on revienne aux trois questions que posait Marcel Cohen il y a bien vingt ans, (à un moment, il est vrai, où il n'avait pas personnellement le dictionnaire de Kidāna Wald sous la main):

«Quelle est la part des trois savants éthiopiens?

Qu'est-ce qui a été pris à Dillmann?

La matière du dictionnaire manuscrit de Kefla Giyorgis est-elle entrée entièrement dans cet ouvrage»⁵⁴?

51 Cohen 1964: 20-26.

52 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 17-18.

53a Allusion à la Parole des Talents (Matth. XXV).

53b Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 17-18.

54 Cohen 1964: 22 infra.

Nous réservant de revenir sur les deux autres, considérons, ici, la 3^e question. Il apparaît de ce qui précède que le manuscrit d'Alitiēnā a été entièrement refondu par Kefla Giyorgis et que Kidāna Wald était entré en possession de ce texte, par voie d'héritage, trois années avant que Marcel Cohen ne vint à connaître l'existence de la version défunte (1910)⁵⁵. Les informations recueillies par Dastā auprès de son maître Kidāna Wald nous apprennent, en outre, que Kefla Giyorgis, avait intégré dans le manuscrit original les résultats du recensement, par lui, de l'Anaphore d'Athanase.

La question des emprunts à Dillmann

Le testament nous apprend que le remaniement du premier manuscrit eut pour principale cause la découverte par Kefla Giyorgis du lexicon de Dillmann. Les causes subsidiaires («de nombreuses traditions, langues, et écritures étrangères») permettent d'affirmer que cette découverte intervint lors de son séjour à Rome. On peut répondre théoriquement à la deuxième question en indiquant que tout ce qui n'est pas dans le manuscrit de Karan, qui ne se rapporte pas à l'Anaphore d'Athanase et qui est, par ailleurs, attesté dans le lexicon, est pris à Dillmann. Faudrait-il encore disposer du manuscrit final pour savoir lequel de Kefla Giyorgis ou de Kidāna Wald a pu emprunter au lexicon tel ou tel mot qui figure dans le «Maṣḥāfa sawāsew»!

A supposer même que l'on renonce provisoirement à cette distinction subsidiaire, on pourrait encore se demander à qui revient la paternité d'une entrée attestée par le lexicon mais qui figure dans le dictionnaire de Kidāna Wald enrichie de nouvelles acceptions? Ou de telle autre qui réapparaît avec des corrections? On pourrait établir un compromis en admettant que les entrées dont la première citation est attestée sont prises au lexicon, et que les autres sont des ajouts suggérés. Cette proposition, toute «mécaniste» qu'elle soit, ne manquerait pas d'apporter une réponse à la deuxième question de Marcel Cohen dont la valeur glotto-chronologique est évidente. Marcel Cohen signale qu'un sondage portant sur «m» jusqu'à «mnz» a permis d'établir que le manuscrit primitif offrait un apport appréciable de suppléments à Dillmann⁵⁶. S'il en est ainsi de la version pauvre, la nouvelle, avec ses additions (abstraction faite de ce qu'elle emprunte à Dillmann) n'exige-t-elle pas que la deuxième question soit assortie d'une réciproque: Qu'est-ce qui a été ajouté au Dillmann?

En attendant les conclusions de recherches futures, le fait seul que cette inversion soit légitime permet d'apprécier l'importance de l'apport de Kefla Giyorgis. Ainsi l'œuvre exceptionnelle de Dillmann s'impose peut-être à Kefla Giyorgis moins par son contenu lexical que par sa méthode scientifique.

La part des trois savants dans la composition du dictionnaire

Le titre du «Maṣḥāfa sawāsew» précise que «les mots geez et leur traduction amharique sont l'œuvre du grand mamher Kefla Giyorgis et de son disciple Kidāna Wald Keflē, fils d'abbā Taklē, publiés par Dastā Takla Wald»⁵⁷.

55 Si Marcel Cohen avait eu connaissance de l'évolution du manuscrit d'Alitiēnā telle qu'elle apparaît dans la préface du «Maṣḥāfa sawāsew», il n'aurait sûrement pas posé cette question.

56 Cohen 1964: 23.

57 Titre intérieur, p. 1.

Mieux que cette raison apparente, le testament de Kefla Giyorgis autorisant son disciple à «défaire, restructurer, compléter et élargir» le manuscrit permet de mesurer la portée de la coopération entre le premier et son disciple.

La forme finale de l'imprimé (choix des caractères, et surtout des illustrations) doit tout à Dastā, comme nous le verrons plus loin.

Cela étant, l'apport lexical des uns et des autres pourrait être déterminé par la confrontation des deux manuscrits du premier puis du second avec le dictionnaire imprimé, de sorte que la résultante constituerait la part de Dastā; opération fastidieuse parce que les deux lexiques manuscrits sont établis selon deux ordres syllabiques différents, mais nullement impossible puisque les matériaux sont conservés par Dastā.

Finalement, dans le contexte bio-bibliographique les trois questions n'ont qu'une importance secondaire à côté de la coopération continue et du rôle que joua chacun d'eux pour la réalisation d'une oeuvre qui, selon Marcel Cohen lui-même «s'imposera désormais comme base de l'étude», soit «que la lecture de Kefla Giyorgis et des autres fournit d'autres indications qui ne se trouvent ni dans le dictionnaire de Guidi et son supplément, ni dans celui de Baeteman», soit encore parce que «Les lexiques guèze-amharique ne sont pas utiles seulement pour la première langue; [et qu'] ils le sont aussi pour la seconde»⁵⁸.

3. SÉJOUR À ROME

En 1887 Kefla Giyorgis quitta Karan pour Rome, invité à enseigner le geez au collège éthiopien du Vatican. Pendant les dix années de son séjour, «de nombreux savants européens apprirent de lui le geez et l'amharique»⁵⁹. Lui-même eut une occasion exceptionnelle d'approfondir son latin; ce qui lui permit de consulter utilement le lexicon de Dillmann dont l'influence, nous l'avons vu, le conduisit à abandonner sa première ébauche pour une nouvelle rédaction du lexique geez-amharique.

Inversement sa présence à Rome modifia complètement les projets d'Ignazio Guidi qui avait trouvé en lui un collaborateur exceptionnel. De cette collaboration naissent en 1894 «Proverbi, strofe e racconti abissini. Tradotti e pubblicati da Ignazio Guidi»⁶⁰.

La préface nous apprend que des textes contenus dans ce livre de 130 pages, quelques-uns seulement sont en geez, un en tigréen, et tout le reste en amharique. La partie de loin la plus importante étant recueillie par Guidi de vive voix auprès de son ami, le dabtarā Kefla Giyorgis. Pour l'intelligence et l'éclaircissement de ces textes, comme de ceux que Francesco Gallina a communiqués à Guidi, l'assistance de Kefla Giyorgis a été précieuse.

Un autre ouvrage que Kefla Giyorgis a marqué de son savoir, est la traduction du «Fethā Nagast», domaine dans lequel la contribution de notre savant est celle d'un juriconsulte de haute volée, formé à Gondar, à l'école d'Arāt Aynā Gošu. Dans l'édition du texte geez (1897) Guidi rend hommage à certains, mais, en premier lieu, à

58 Cohen 1964: 25.

59 Texte p. 270 ci-après.

60 Guidi 1894.

Kefla Giyorgis. Il mentionne en note que non seulement celui-ci a corrigé quelques fautes d'impression, mais qu'il lui a signalé certaines variantes actuellement en vigueur en Éthiopie⁶¹.

Enfin, le «Vocabolario amarico-italiano». Dans la préface des «Proverbi», Guidi signale que cet ouvrage est compilé avec l'assistance du dabtarā Kefla Giyorgis et espère qu'il verra le jour dans un temps pas trop lointain. Hélas, ses vœux ne furent exaucés que sept ans plus tard, en 1901. Les vicissitudes de la bataille d'Adwā sont peut-être la cause de cette longue désaffection pour une des œuvres majeures des études éthiopiennes.

Mais comment Guidi en est-il venu à composer son vocabulaire? A l'origine, il n'avait l'intention que de corriger et d'enrichir le «Dictionnaire de la langue amarīñña» d'Antoine d'Abbadie (1881) en s'aidant d'un appareil lexical plus concret et plus juste que les versions de la Bible et d'autres du même genre⁶². L'apport de Kefla Giyorgis dans ce travail est évalué par Guidi en ces termes: «Mais mon travail n'aurait certainement pas été une réussite, ou aurait été pour le moins imparfait et incomplet, sans une coïncidence autrement heureuse, dont j'ai tiré profit: le séjour prolongé de Kefla Giyorgis (à Rome) et notre amitié [. . .]. Il a une connaissance de l'amharique à laquelle beaucoup d'autres savants éthiopiens ne peuvent assurément pas prétendre; pour être tout aussi profond connaisseur du geez, il savait fort bien distinguer les termes purement geez ou appartenant à la langue littéraire de ceux de l'amharique d'usage courant ou familier»⁶³.

Le fait que les écrits les plus importants de Guidi sur l'église éthiopienne se situent pendant ou après cette période de collaboration, montre bien que, dans ce domaine comme dans celui de la linguistique et du droit, Kefla Giyorgis a eu voix au chapitre. On en donnerait pour preuve que Guidi érige la définition du «tawāhedo» comme une preuve irréfutable des insuffisances du dictionnaire d'Antoine d'Abbadie vingt années après la parution du dictionnaire. Mais sans la présence agissante de Kefla Giyorgis, l'exclamation scandalisée de Guidi aurait-elle été possible devant l'explication que le «tawahdo» est un «schisme qui consiste à affirmer qu'en recevant le Saint Esprit le Fils de Dieu n'a effectué qu'une union et non une onction(!)»?⁶⁴

4. RETRAITE À JÉRUSALEM

En 1897 Kefla Giyorgis quitte Rome et se retire au monastère éthiopien de Jérusalem. Là, celui qui devint son disciple, Kidāna Wald, y était depuis près de huit ans. L'intention de ce dernier n'était autre que de se faire moine. «La vie monastique, lui

61 Guidi 1897.

62 Quel est le personnage mystérieux, «né en Xiwa et qui a enseigné pendant vingt ans dans le Gojjam», a fourni les additions et corrections dues à M. Stahl qui apparaissent dans l'appendice du dictionnaire d'Antoine d'Abbadie (Abréviations (S) p. XLV)? Ne serait-ce pas Kefla Giyorgis qui était à Karan à cette époque, et dont le «Hāymānota abaw qaddamt» atteste qu'il a vécu pendant quinze ans dans le Goḡgam, le Lāstā, le Bagēmeder, le Tegrē et le Hāmāsēn, apprenant et enseignant (p. 269)?

63 Guidi 1901: VIII. Notre traduction de l'italien.

64 *ibid.* loc. cit. En français dans le texte.

dit Kefla Giyorgis, est un genre périmé, exploité à l'extrême, une aire délabrée; c'était jadis, une congrégation de grands hommes; de nos jours les moines sont des suppôts du diable, corrompus par l'égoïsme et l'orgueil. Ne songe donc pas à entrer dans les ordres. Tâche plutôt de te consacrer aux études»⁶⁵.

C'est le jurisconsulte qui exprime ici les vues du Jean Chrysostome, reprises dans le «Fethā Nagast» sous forme de précepte mineur: «Car la vie monastique est moindre que celle de l'enseignement»⁶⁶. La conception libérale de la «devotio moderna» ne semble pas, non plus, étrangère aux conseils prodigués par le traducteur de l'«Imitation». C'est à soixante-treize ans environ que Kefla Giyorgis se retire à Jérusalem. Nous ne pensons pas qu'il ait pu entreprendre d'autres travaux à cet âge. Mais nous savons qu'il consacrait beaucoup de son temps à la formation de son élève Kidāna Wald, auquel il permit de récapituler le «Maṣhāfa manakosāt». Pendant plus de dix ans, ils avaient mené une vie commune d'ascétisme et d'études. Littmann, qui lui a rendu visite pour lire avec lui les chants royaux amhariques, le trouve fort savant et note qu'à cette époque il se désintéressait des choses de ce monde⁶⁷.

A la fin, dès le mois de mai, il disait que s'il venait à bout de Nahāsē, il ne survivrait pas à Pāgumē. Il rendit l'âme le 3 de ce mois en l'an 1900 (le 8 septembre 1908), ayant laissé en Kidāna Wald, un héritier spirituel, digne du tribut de confiance que le maître paye au mérite de l'élève lorsqu'il l'institue dépositaire de sa foi et de son oeuvre.

Il avait exprimé le voeu d'être enterré à Dabra Şeyon, à côté de Takla Şeyon, son compagnon. Ainsi fut fait.

III. Kidāna Wald Keflē Walda Abbā Taklē

Aussi sommaire soit-elle, une bio-bibliographie de Kidāna Wald pose, dès l'abord, quelques difficultés en raison du fait que ce grand savant extrait de sa cellule de Jérusalem par lettre royale, a choisi d'exercer son influence à distance. Ni moine, ni prêtre, c'est un homme de Dieu. Disciple de Kefla Giyorgis, il abandonne son patronyme pour adopter celui de son maître. Adeptes de la doctrine Şaggā Leğ, il en approfondit sans cesse l'enseignement et en lègue un exposé: le «Hāymānota abaw qaddamt», ci-après. Il se surnomme fils d'Abbā Takla Hāymānot⁶⁸.

65 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 8.

66 «The Fetha Nagast». Translated from the Ge'ez by Abba Paulos Tzadua. 1968: 55, note 8: «feth ne'us translated as «minor precepts», means «monastic deeds» or «monastic life». Monastic life is considered as «minor» (ne'us) when compared to teaching.» Ref. Photo Offset Edition of Fetha Nagast Manuscript. Addis Ababa: Berhānennā Salām 1966: 131-133.

67 «C'était un érudit versé dans les lettres et connaissant sa langue comme nul autre. Mais il préférerait qu'on le mette à contribution pour l'interprétation des hymnes sacrés plutôt que des chansons populaires». Littmann 1914: 35, note 3 (traduction du texte allemand).

68 C'est une allusion au Takla Hāymānot du IV^e-V siècle, fondateur de la doctrine Şaggā Leğ, qui se distingue du Takla Hāymānot qui en 1270 rétablit avec Yekunno Amlāk la dynastie Salomonide et le précède de sept siècles. Cette distinction mérite d'être élucidée, car sa répercussion sur l'histoire sera incontestable; le cas échéant, les motifs de la distinction ne

Sans le privilège qu'est le nôtre d'avoir pu interroger Dastā à tout bout de champ, nous n'aurions pas eu la possibilité de mettre un peu d'ordre dans le fatras de notes et d'observations disparates recueillies depuis bientôt douze ans, ni le courage de les publier.

La bonne fortune que nous avons eue de consulter les photocopies d'une quinzaine de lettres adressées à Kidāna Wald par le rās, puis negus, Tafari, entre le 29 Terr 1913 éth. (1921) et le 27 Hedār 1923 éth. (1930) période pendant laquelle le destinataire s'occupait de l'édition des classiques geez avec la traduction amharique, nous a aussi aidée à esquisser cette partie de l'oeuvre de Kidāna Wald.

1. SA VIE

La vie de Kidāna Wald connaît trois étapes principales: sa jeunesse, son séjour en Terre Sainte, puis à Dirē Dāwā, avec quelques intervalles à Addis Ababa. On peut aussi diviser son oeuvre en deux parties, pour la clarté de l'exposé: l'édition et la traduction des grands classiques geez; les travaux lexicographiques et doctrinaux. Mais dans la réalité des faits, il mène de front ces deux tâches.

Kidāna Wald compte de la famille dans le Manz, dans le Tagulat et dans le Yefāt. Il naquit en 1862 éth. (1869–1870) dans le district d'Embiṭaṭa, sur les monts Yeṭa, que l'on surnomme Qobāṣṭel (arrache calotte) à cause de la violence des vents qui y dominant. La paroisse est Abbo Abbo, ainsi nommée à la manière des gens du Medra Kabd chez lesquels ce nom désigne abuna Gabra Manfas Qeddus. Bien que né dans le Tagulat, il a grandi en Yefāt, au lieu dit Tiqqito (de l'oromo: «la petite»). Son père s'appellait Dabru Yawnatē. Son grand-père paternel, mamher Yawnatu, était le confesseur de Bazābeh⁶⁹. Il vécut cent douze ans. C'est lui, le grand-père, qui veilla à l'éducation de Kidāna Wald, auquel il apprit un art dans lequel il excellait: la calligraphie. A l'âge de vingt ans, vers 1889⁷⁰ il décida d'aller en Terre Sainte pour y mener une vie monastique. Chemin faisant, il s'arrêta en Egypte pendant près d'un an et rejoignit le monastère éthiopien de Jérusalem en 1890. Il y vécut pendant trente ans.

Il subvenait à ses besoins en recopiant des manuscrits que les savants étrangers venaient commander en grand nombre... et payaient fort mal⁷¹. Il attendait le jour où il prendrait l'«askēmā»⁷² lorsqu'un évènement survint qui modifia profondément sa vie: l'arrivée de Kefla Giyorgis à Jérusalem en 1897.

Qu'ils soient tous deux natifs d'Ankobar, issus de la haute cléricature, ne devait pas manquer de les rapprocher davantage. Le jeune aspirant de 27 ans subit la

manqueront pas d'éclairer certains aspects de l'histoire ecclésiastique. J. B. Coulbeaux la tient probablement de Kefla Giyorgis. Cf. Coulbeaux 1929, T. 1: 192–193. Aussi Guidi 1922: 187 sut parer l'existence des deux camps (Takla Hāymānot et Ēwoṣṭātēwos) en matière de christologie.

69 Bazābeh cf. Guèbre Sellassié, ch. XVIII et XIX.

70 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: préface par Dastā Takla Wald, hors texte.

71 Recueilli auprès de Dastā Takla Wald.

72 Troisième degré de la profession monastique. Cf. Guidi 1922: 255 et Guidi 1901, col. 455; les deux degrés qui la précèdent sont le «qā» (quatrième) et le «kol» (cinquième).

fascination de ce vieillard de 72 ans dont le savoir, la réputation et l'expérience étaient au comble, et décida de n'être plus moine qu'en son cœur⁷³.

Kefla Giyorgis, qui avait pressenti en lui les dispositions exceptionnelles du futur savant et apôtre, entreprit de lui parfaire son éducation. Ce fut d'abord l'interprétation du «Qērlos», du «Yohannes Afawarq» et d'«Epifanos». Après les «Liqāwent», il l'initia à l'exégèse des Ecritures, puis au comput («Abu Šāhr»).

Est-ce Kefla Giyorgis qui a amené Kidāna Wald à la doctrine Ṣaggā Leḡ? La présence de celui-ci à Jérusalem s'explique-t-elle par des raisons doctrinales auxquelles ce jeune «lévite» du Choa ne pouvait être étranger? Le petit fils du confesseur de Bazābeh aurait-il choisi de s'éloigner devant l'ascension de Menilek, après Matammā?

Le seul hasard ne peut expliquer les relations des deux hommes qui vécurent ensemble pendant onze années, jusqu'en 1908, date à laquelle Kefla Giyorgis reposa, laissant à Kidāna Wald le soin de continuer son oeuvre lexicographique et de songer à l'introduction grammaticale qui devait la compléter. Pour se conformer aux vœux du maître, le disciple se mit à l'hébreu, puis au syrien et au grec. Avec le geez, l'amharique, le tegrē, le tegrēñña ainsi que l'arabe qu'il avait appris lors de son séjour au Caire, le voilà bien armé pour se mettre à l'œuvre. Il ne lui restait qu'à se faire la main en traduisant à son tour le «Mār Yeshāq», qui débute par une notice historique de sa main sur les auteurs des précédentes traductions geez: Salik de Dabra Libānos ou un moine de Tadbāba Māryām qui vivait sous le règne de Galāwdēwos⁷⁴? Onze années s'étaient écoulées depuis la mort de son maître et Kidāna Wald se consacrait à l'œuvre qu'il lui avait confiée, lorsqu'en 1912 éth., le Prince Héritier fit appel à lui pour la traduction d'Ezéchiél. Kidāna Wald regagna l'Éthiopie la même année et se mit à la tâche.

2. SON ŒUVRE

Rappelé de sa retraite pour aider à la traduction de classiques biblico-ecclésiastiques, il se retrouve éditeur à Dirē Dāwā. Ni l'une, ni l'autre de ses tâches ne le détourneront du devoir qu'il s'était imposé comme héritier de l'œuvre lexicographique de Kefla Giyorgis. Vers la fin de sa vie, il aura même réussi à composer un recueil de textes théologiques, sous le titre de «Hāymānota abaw qaddamt», document fondamental faisant suite à l'exposé doctrinal de Kefla Giyorgis sur les Ṣaggā Leḡ et qui fait de Kidāna Wald le continuateur de l'œuvre du maître.

Nous verrons tour à tour ces deux étapes, pour revenir à la signification de l'œuvre dans la conclusion.

L'éditeur des classiques geez

Le «Mār Yeshāq», accompagné de sa traduction-commentaire par Kidāna Wald, paru à Addis Ababa en 1921, fut très mal imprimé: l'amharique se distinguait mal du

73 Voir plus haut les conseils de Kefla Giyorgis à Kidāna Wald.

74 Introduction supprimée dans l'édition de 1920 éth. Nous avons pu établir que le texte est de Kidāna Wald car il figure dans le manuscrit original daté de Jérusalem 1897, texte qui nous a été aimablement communiqué par le col. Aklilu Seyum en mars 1983.

geez parce qu'on s'était servi des mêmes caractères pour les deux langues; les deux points qui séparent les mots étaient omis; l'orthographe était inconstante. Cet échec amena le Prince Héritier à confier à Kidāna Wald le soin de faire imprimer à Dirē Dāwā l'«Ezéchiel» que ce dernier venait de traduire. Commencée le 4 Sanē 1923, l'impression fut achevée le 30 Yakkātīt 1924⁷⁵. Cet ouvrage dont la présentation tranche sur ceux d'Addis Ababa, comprend 1272 «qālāt»⁷⁶, 48 chapitres dont la moitié fait 24 et une annexe de 10 pages où sont indiqués la répartition territoriale des XII tribus d'Israël et leurs noms, un plan du temple, une notice sur Ezéchiel; le texte du Synaxaire commémorant Ezéchiel; un «Malk» du prophète et une énumération des livres de l'Ancien Testament⁷⁷.

Kidāna Wald avait écrit une introduction que le Prince Héritier rejeta en arguant que son contenu ne correspondait pas à la tradition historique des savants du pays⁷⁸. La réaction de Kidāna Wald à cet rejet fut à l'origine de sa conception de l'histoire que nous évoquerons dans la conclusion.

En 1925 paraît le «Qeddāsē»⁷⁹. L'année suivante Kidāna Wald est chargé de la réimpression du «Maṣhafa manakosāt», réunissant le «Mār Yeshāq», l'«Aragāwi manfasāwi» et le «Felikseyus». Une copie de la réimpression du «Mār Yeshāq», dont la traduction est de Kidāna Wald, est expédiée au Prince Héritier qui accuse réception le 17 Hedār 1920 (1927) et se demande pourquoi le titre a été placé au verso. A la fin de cette année, les tirages de deux autres livres expédiés à Addis Ababa obtiennent le bon à tirer⁸⁰ et enfin les 3 livres réunis en un seul tome paraissent en 1920 éth.

Le travail était si bien fait qu'en sus des 6000 thalers Marie-Thérèse, coût convenu pour l'impression des 3000 exemplaires, le Prince Héritier ordonna un versement de 1000 thalers à l'Imprimerie Saint Lazare, pour marquer sa satisfaction⁸¹.

En effet, si le livre d'Ezéchiel imprimé à Dirē Dāwā dénote déjà un progrès sur ceux d'Addis Ababa par une orthographe plus correcte⁸² et plus constante, et par l'usage des deux points, le «Maṣhafa manakosāt», qui joint à ces qualités celle de l'usage de deux corps de lettres (corps 8 pour le geez et 12 pour l'amharique) qui en rendent la lecture plus aisée, se distingue des deux premiers par une présentation incomparablement plus agréable, encore que le papier de Berhānennā Salām soit meilleur⁸³.

75 Voir Kidāna Wald Keflē 1924: 515.

76 *ibid.*: 502: «Qālāt» dans le sens de versets ou sections: Ludolf 1699: qāl: col. 190.

77 *ibid.*: 503-513.

78 Lettre du P. Héritier du 30 Terr 1916 éth. (1924).

79 Lettres du P. H. du 24 Hamlē, du 16 Nahāsē, du 10 Magābit, du 8 Sanē 1916 éth. (1924).

80 Lettre du 3 Hamlē 1920 éth.

81 Information fournie par Dastā Takla Wald en 1982.

82 Sa connaissance de l'arabe et de l'hébreu constituent un atout majeur pour la détermination de l'étymologie des mots.

83 C'est du papier qui porte en filigrane «Empire d'Ethiopie» R. T. M. (Ras Tafari Makonnen?) P. F. B. (Papeterie?).

Ici, la clarté ne relève pas de la simple esthétique; elle résulte d'une politique linguistique qui a son importance historique, et sur laquelle nous reviendrons:

«Le texte geez sera imprimé en petits caractères car le lecteur n'y aura recours que pour l'intelligence de certains détails; l'usage des gros caractères pour l'amharique permettra au lecteur de lire plus facilement la traduction en sautant le geez». C'est le Prince Héritier qui fixe cette présentation dans une lettre adressée à Kidāna Wald⁸⁴.

Les améliorations opérées apparaissent aussi dans le style du texte. Une première comparaison des deux éditions du «Mār Yeshāq» effectuée sur «le devoir d'enseigner»⁸⁵, révèle trois retouches de style; une deuxième sur «l'abondance des distingués»⁸⁶ en montre deux.

D'autre part, la première édition ne comporte pas d'errata, tandis que la deuxième en comporte un, encore qu'il soit, hélas! loin d'être exhaustif.

Enfin, une autre marque de la supériorité de la deuxième édition sur la première est le contenu de la préface. Tous les livres de l'édition d'Addis Ababa, y compris le «Maṣhāfa manakosāt», reproduisent la même préface du Prince Héritier, tandis que celle de Dirē Dāwā porte la marque du savoir de l'éditeur, tant par les nombreux dégauchissements de style que par l'insertion d'idées nouvelles.

Par exemple la préface-type relate ainsi l'histoire de la version des Septante: «Ptolémée, roi de Ṣer'e ayant entendu parler des livres de l'Ancien Testament choisit 70 savants, les envoya à Jérusalem où ils traduisirent ces livres de l'hébreu au ṣer'e et les lui apportèrent»⁸⁷. Retouchée par Kidāna Wald, elle devient: «Ptolémée, roi d'Egypte ayant entendu parler des livres de l'Ancien Testament fit venir de Jérusalem les Septante qui les traduisirent de l'hébreu au ṣer'e»⁸⁸. Ni l'un ni l'autre ne dit «Soixante-douze» ni «Juifs d'Egypte».

La parution de l'«Aragāwi manfasāwi» en 1922 (1929) met un terme à la publication des classiques religieux. Ce dernier livre a la particularité de porter une illustration: la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare⁸⁹.

Au cours des années qui suivirent, on ne se fit pas faute d'utiliser la compétence de Kidāna Wald, chargé de la correction des textes importants qui venaient du palais, car l'anonymat de ses activités n'avait pu empêcher que, dans l'entourage de celui qui était en passe de devenir Empereur d'Ethiopie, sa réputation fût établie comme grand connaisseur du geez et de l'amharique.

C'est ce qui explique que le 27 Yakkātīt 1921 (mars 1929) il reçut la lettre suivante du negus, prince-régent: «La pauvreté lexicale de notre langue nationale n'échappe assurément pas à ta connaissance. Pour y remédier, nous avons ordonné la traduction

84 Lettre du 19 Hedār 1919 éth. (1926).

85 Kidāna Wald Keflē 1928: ch. 8, pp. 63–65; 1923: 81–84.

86 *ibid.*: 1928: ch. 27, pp. 223–226; 1923: 271–274.

87 *ibid.*: 1923: 1, col. 2 (préface).

88 Kidāna Wald Keflē 1924: h.t. p. 2, lignes 3–6 du haut. Notre traduction de l'amharique.

89 Un qenē de la collection Heruy (N° 998), commenté par Cerulli 1928: 431, note 2, regrette que les beaux jours de la poésie soient révolus. Une discrète allusion à l'Imprimerie Saint Lazare n'est pas à écarter.

d'un dictionnaire⁹⁰; tu prendras part aux travaux comme assistant d'ato Berru⁹¹ et feras tout le possible»⁹².

Dans leur détresse, les partisans de l'eupéanisation, nommés par dérision «Aw-qo Farang»⁹³ (simulateurs d'européens), ont éprouvé avec violence les difficultés hideuses que l'amharique opposait aux nouveaux termes techniques administratifs et politiques faute de s'être frottés à l'instar de l'homme blanc lui-même, aux structures sociales qui les ont engendrées. Dans l'impossibilité d'exprimer la masse des nouveautés par assimilation, par comparaison ou par analogie, on se met à adopter⁹⁴. Mais c'en était trop! alors on pensa au truchement du «Larousse universel» dont un prospectus publicitaire d'époque affirmait qu'il contenait «tout le savoir humain condensé sous une forme concise et claire»⁹⁵. Le traduire permettrait de tout savoir, et partant de tout exprimer. Bien entendu, le projet étant mort-né, l'ordre princier demeura lettre morte⁹⁶.

Kidāna Wald se dit qu'il ne convenait pas qu'il abandonnât le geez pour l'amharique et confia soigneusement la royale missive à Dastā avec ces recommandations: «Tu composes un lexique amharique dans l'ordre «abugidā»; je me chargerais d'en rédiger les définitions, si j'en avais le temps; sinon tu termineras ce que tu as commencé»⁹⁷.

Kidāna Wald – continuateur de l'oeuvre de Kefla Giyorgis

À partir de 1929, Kidāna Wald s'occupe principalement de ses travaux personnels, notamment de la rédaction de ce qui sera le «Maṣhāfa sawāsew», auquel il n'avait pu consacrer que ses loisirs depuis 1924, date de parution de son «Ezéchiel». «Le soir à l'heure du repos, après une journée de travail, il interrompait parfois sa promenade pour venir jeter une idée sur le papier. Au déjeuner comme au dîner une définition lui venait-elle à l'esprit, il abandonnait le repas et s'en allait la noter. S'il allumait la lampe et se mettait à écrire en pleine nuit, c'est qu'une inspiration l'avait sorti du lit»⁹⁸.

C'est ainsi que Dastā Takla Wald, qui l'a rejoint à cette époque à Dirē Dāwā, l'a vu vivre. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des ouvrages cités⁹⁹ dans le

90 «Larousse universel» (1922–23), précise Dastā Takla Wald.

91 Ato Berru Goṣeyē: cf. Zervos 1936: 280–287. Il fut interné et mis en disgrâce pour avoir traduit «Le contrat social» de J.-J. Rousseau. J'ai eu l'occasion de feuilleter chez lui les deux volumes du «Larousse» portant en marge la traduction amharique de centaines de mots. C'était mon parrain de confirmation.

92 Lettre reproduite en page «d», «Addis yāmāreññā mazgaba qālāt» de Dastā Takla Wald.

93 «Qui s'habille à l'européenne sans en avoir l'éducation». Dastā Takla Wald 1970: 219, col. 1.

94 Sur l'abondance des néologismes vers 1929, cf. Baeteman 1929: préface et Tubiana 1973.

95 Extrait du catalogue de la Librairie Larousse (1932).

96 Dastā Takla Wald 1970: 4.

97 *ibid.* loc. cit.

98 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 1, note de Dastā Takla Wald. Notre traduction de l'amharique.

99 *ibid.*: 189, 191.

«Maṣhāfa sawāsew» pour se rendre compte que Kidāna Wald a su exploiter chacun des ouvrages qui lui passait entre les mains dans ses fonctions d'éditeur.

Si Kidāna Wald a pu rencontrer Dillmann, ce ne peut-être qu'entre son arrivée à Jérusalem en 1890 et la mort de celui-ci (4 juillet 1894). La chose est peu probable¹⁰⁰. Mais il a appris à l'apprécier à travers son œuvre qui était véritablement le livre de chevet de Kefla Giyorgis.

Ce dernier était si profondément influencé par le «Lexicon», nous apprend Kidāna Wald, «qu'il condamna son premier manuscrit, non pas en paroles mais en actes» et refit cet autre¹⁰¹. Mais la nouvelle version du lexique de Kefla Giyorgis n'est pas une reproduction du «Lexicon»; c'est une reconstruction indépendante qui a emprunté à Dillmann plus de méthode que de fond. Kidāna Wald en amplifiant l'œuvre n'a fait que suivre la voie tracée par son maître. Dans la description du «Maṣhāfa sawāsew», il mentionne les deux opérations réciproques qui caractérisent le rapport de cette œuvre avec le «Lexicon»: emprunts lexicaux et méthode, d'un côté, corrections de l'autre: «Ce dictionnaire est extrait de celui du savant Dillmann; il est composé selon la méthode scientifique, et bénéficie de corrections effectuées à l'aide de certains ouvrages dont la syntaxe geez fait autorité . . .»¹⁰². Mais l'apport de Dillmann est si important que Kidāna Wald ouvre le «Maṣhāfa sawāsew» par un «qenē» en l'honneur de l'auteur du «Lexicon»:

«Dillmann, luthérien de la nation germanique,
Savant connaisseur des langues sémitiques
Et traducteur du geez en latin,
Avec son regard lucide et son langage précis,
Tranche de la parole écrite avec équité
Ainsi que de toutes les langues étrangères¹⁰³.
Parmi les enfants de Japhet, ses disciples,
Il en est qui disent de lui,
A juste raison, et par admiration,
Que les génies de science et d'érudition étant descendus sur lui
Il les a tenus en harmonie par ses études.
Quant à nous, nous n'avons jamais vu, et n'avons jamais oui-dire,
Et nos ancêtres ne nous ont pas transmis, non plus leur admiration,
Qu'il y eût parmi les blancs étrangers
Un seul qui réalisa le prodige
De maîtriser le geez à l'égal de Dillmann
Tant avant lui que depuis.
Pour nous avoir fait don d'un tel livre,
Dillmann mérite de partout les louanges et la vénération
Que nous réservons à nos doctes ancêtres;

100 Nous ne disposons pas de l'article de W. W. v. Baudissin (1898) pour vérifier les derniers voyages éventuels de Dillmann.

101 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: introduction p. 7.

102 ibid.: 5, lignes 2-4 du haut.

103 Ludolf 1699, col. 316: «nagara bahāwert»: linguae diversarum regionum.

Il est gardien est nourricier du geez,
Langue de Candace, de la Reine de Sābā, de Nubie et d'Ethiopie.
Et son oeuvre claire et manifeste comme celle des Apôtres,
Eclipse celles d'Egypte et d'Alexandrie»¹⁰⁴.

Si l'amplification du lexique de Kefla Giyorgis a été l'objet des soins de Kidāna Wald, il n'en est pas moins vrai que la grammaire geez de 153 pages divisée en 171 paragraphes¹⁰⁵ qui précède le «Maṣhāfa sawāsew» soit une œuvre originale que ce dernier a composée pour se conformer aux vœux de son maître.

Non moins originale est l'«Introduction historique»¹⁰⁶ sur la langue et la toponymie, sur la traduction en geez de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur l'introduction du syllabaire, son antiquité et son «enseignement révélé». Conscient, semble-t-il, d'une fissure qui s'élargit entre les tendances rénovatrices et celles d'un clergé que les progrès du siècle ont jeté dans une stupeur à peine dissimulée, il prend ses précautions dès 1934, data à laquelle il publie deux petits ouvrages intitulés: «Fidaleññā fidalāwāryā» (Syllabaire et leçons évangéliques suivi d'un syllabaire araméen, hébraïque, arabe) et «Mazgaba fidalāt sēmāweyāt» (Syllabaire sémitique), qui se proposent de «montrer le rapport des caractères geez et amhariques avec l'araméen, l'arabe et l'hébreu»¹⁰⁷. Le 1^{er} de 32 pages, et le second de 64, dont les trois premiers titres traitent du syllabaire, le quatrième de l'arithmétique, le cinquième du comput et le sixième des laudes, a connu trois éditions. La première édition des deux ne parvint jamais au public; elle périt dans un incendie au moment de l'occupation fasciste de Dirē Dāwā¹⁰⁸. La deuxième édition du livre I parut en 1948 chez Artistic à Addis Ababa. Quant au livre II, sa deuxième édition ne parut que 27 ans après en 1961, et sa troisième en 1965 par les soins de Dastā, sous un titre nouveau: «Syllabaire; Initiation au geez et à l'amharique».

Ce dernier constitue une véritable prolepse destinée à prévenir les objections que pourrait soulever le futur «Maṣhāfa sawāsew»; c'est du moins ainsi que l'entend Kidāna Wald dans la préface:

«Ce livre a pour objet de servir d'avant-coureur, de fitāwrāri (général d'avant-garde), de héraut, à un ouvrage à venir, un grand lexique nouveau et différent, qui présente les mots geez selon l'ordre «abugidā», définit leur sens, illustre d'exemples les différentes acceptions, les traduit au moyen de nombreux synonymes amhariques, apparente et assimile

104 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 5. – Dans «Zēnā lessan» (Vol. 2, no. 1, 1982: 13–16) Fekra-Dengel a traduit en amharique les treize dernières strophes avec des commentaires.

105 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 27–180.

106 *ibid.*: 9–27.

107 Imprimerie de la Mission Catholique, Dirē Dāwā 1934: p. 32 du premier livre et sous-titre rimé du second. Cependant l'araméen ne figure que dans la 2e édition. L'Imprimerie St. Lazare n'avait pas ces caractères. – Avant-propos de Dastā.

108 Les deux opuscules portant respectivement l'indication «Livre I» et «Livre II» venaient d'être mis en vente comme l'occupation fasciste survint et qu'ils furent jetés aux flammes par ordre du gouverneur italien de Dirē Dāwā.

ceux-ci aux mots geez. Cette préface, n'est elle-même qu'un extrait, un résumé partiel de la préface à paraître¹⁰⁹.

Un distique intitulé: «Prière et intercession», révèle la vive anxiété avec laquelle Kidāna Wald attendait la parution du «Maṣhāfa sawāsew»:

«Vous tous qui lisez ce puéril ouvrage,
 Invoquez pour moi le nom de Marie,
 Afin que je puisse délivrer sans douleurs
 Le foetus de science que je porte en mon sein;
 Car, des vingt-six lettres masculines
 J'ai conçu un dictionnaire.
 Combien de milliers de nos pères nous ont-ils quitté gravides.
 Parce que l'écriture leur faisait faute,
 Ils étaient comme des manchots.
 Si ma main avait omis d'écrire à l'instar de mes savants ancêtres,
 Ce livre enfantin point ne serait sorti de mon sein»¹¹⁰.

Mais l'œuvre lexicographique et grammaticale quelque importance qu'elle revête pour la défense et l'illustration du geez et de l'amharique, ne saurait suffire à mesurer les dimensions exactes de l'engagement de Kidāna Wald, continuateur de Kefla Giyorgis, sans le «Hāymānota abaw qaddamt», raison première par laquelle il assure la survivance du legs spirituel du maître. Cette tâche ne figure pas dans les dernières volontés de Kefla Giyorgis, tant elle est une condition à priori, transcendante, unifiant et justifiant toutes les autres activités qui n'en sont, en dernière analyse, que l'instrument. Quel titre Kefla Giyorgis aurait-il donné au manuscrit qui lui fut subtilisé à Karan, sinon que celui de «Hāymānota abaw qaddamt»?

La comparaison du texte publié par Yaqob Beyene avec celui-ci est concluante quant au fond. Mais la forme est tout autre. Ici, le dogme Ṣaggā Leḡ, délesté de son appareil encombrant de citations hétérogènes ne se ressent plus des lourdeurs d'une littérature transplantée. Les années de lexicographie, d'édition et de traduction ont conféré à Kidāna Wald cet assurance du diamantaire qui a fait de lui le premier lapidaire de la littérature amharique de sorte que le «Hāymānota abaw qaddamt» est l'exposé d'un dogme assimilé qui s'exprime en prose et en vers, dans un amharique adulte «compagnon de chaînes du geez»¹¹¹, mais où ce dernier n'intervient désormais que comme «instrument de preuve» et non d'explication¹¹². Car, le geez ici, est devenu

109 Kidāna Wald Keflē 1961 éth. et 1965 éth. (2e et 3e éd.): 5. Notre traduction de l'amharique.

110 *ibid.* dos de la couverture de la 2e édition. Notre traduction de l'amharique.

111 «Hāymānota abaw qaddamt»: 71.

112 Dans une note parue au recto de la couverture du «Mazgaba fidal» (1965), Dastā décrit le «Hāymānota abaw qaddamt»: «texte amharique en vers de deux genres, avec des éclaircissements geez». Kabbada Mikāēl auquel on demanda quel était son auteur favori, répondit que c'était en premier lieu Kidāna Wald Keflē «dont les qenē et la poésie composés à maintes occasions constituent une nourriture pour l'esprit». «Yakkātīt» (mensuel amharique), 4e année, N° 1, oct. 1973 éth., pp. 20–21. Il n'a pas eu connaissance du présent texte, décrit au verso du titre intérieur du «Maṣhāfa sawāsew», comme étant une composition «en prose et en vers de deux genres».

médiateur entre le mystère et son expression nouvelle. Médiateur et non plus recteur! Autre révolution silencieuse, dont la portée se dégagera davantage lorsque nous aurons défini, plus loin, les caractères distinctifs de la conception culturelle de nos trois auteurs.

En 1935, Kidāna Wald avait fort mal accepté le destin de son pays et ne cessait de répéter que l'invasion ne durerait pas. Il fut appréhendé et mis dans une cellule noire pendant trois mois; il y perdit la vue.

Ses manuscrits échappèrent à la destruction grâce à Dastā qui s'en était saisi et les avait placés en lieu sûr. Après la libération, Kidāna Wald, diminué, et vivant d'une modeste pension, sous la protection de wayzaro Balāyñaš, fille du ras Gobanā, et épouse du blättā Aššenē¹¹³, n'avait cessé de faire des démarches pour imprimer son dictionnaire.

Le dictionnaire manuscrit que les censeurs se passaient de la main à la main échoua à la Bibliothèque Nationale d'Addis Ababa. Faute d'en décider autrement Mars'ē Hāzan Walda Qirqos l'y avait déposé en manière d'enterrement. Ta'āmmerāt Amānuēl le découvre dans un piteux état, et écrit cette note:

«Parmi nos savants maîtres ceux qui pourraient prétendre avoir servi la culture à l'égal de Kidāna Wald ne sont pas nombreux. Or, il ne se trouve personne aujourd'hui pour s'occuper d'une œuvre, à laquelle il a consacré trente années de sa vie; son manuscrit est jeté en pâture aux mites et aux termites . . . C'est un malheur, non seulement pour le pays, mais aussi pour la communauté internationale qui se soucie de science par-delà toute considération de frontières et de bannières. . .»¹¹⁴.

Enfin, Kidāna Wald vint le 26 Hedār 1936 éth. (1943)¹¹⁵ s'installer à Addis Ababa, toujours chez blättā Aššenē. Il avait obtenu que son dictionnaire fut imprimé gratuitement. Hélas! le privilège s'avéra, à l'usage, un cadeau empoisonné, car on désigna Berhānennā Salām pour l'imprimer!

Kidāna Wald, âgé de 73 ans, épuisé par une vie austère, désolé par la ténacité de ses détracteurs, s'en remit à Dastā Takla Wald, son disciple et reposa le 24 Sanē 1936 (1944)¹¹⁶, jour de la Saint Takla Hāymānot.

113 Chargé des soins l'Empereur Menilek lors de sa maladie, il était avant l'occupation caissier principal au Ministère des Finances. Zervos 1936: 212, col. 2.

114 Ta'āmmerāt Amānuēl: «Des auteurs éthiopiens» (orig. amh.), Dactylographie, 17 pages, circa 1943, Institute of Ethiopian Studies, Université d'Addis Ababa. Déposé en 1982.

115 «Rabāhā sem wa anqas» (Grammaire élémentaire geez; enseignement de Kidāna Wald recueilli et édité par Dastā). Addis Ababa 1946 éth. (1954): 5.

116 Abbā Tasfā Sellāsē (1863–1940 éth., Lazariste éthiopien, traducteur, entre autres, des «Chroniques de Ménélik»), se rendit à l'Hôpital Rās Dastā où il trouva Kidāna Wald dans la dernière extrémité. Il se pencha vers son lit et se mit à l'appeler: «Alaqāl! . . . Mamher! . . . Yanētā!» Kidāna Wald, d'une voix vive, agacée, répliqua: «Andu yebaqāl! Un seul (titre) suffit». Abbā Tesfā n'insista pas, le dialogue était impossible. Il lui administra sa bénédiction et s'en alla. Le lendemain, samedi, Kidāna Wald avait trépassé. Les prêtres catholiques accourus pour procéder aux funérailles se virent brusquement arrêtés dans leur pieuse entreprise par abbā Hānnā, l'aumonier du roi: «Un si grand savant éthiopien ne peut finir en catholique» et fit transporter ses restes à Dabra Libānos

De même que Kefla Giyorgis survécut à l'oubli par le dévouement de Kidāna Wald, de même, l'œuvre de celui-ci fut sauvée par Dastā Takla Wald, lequel, «comme on rattache un fil à un autre fil, emboîtant le pas dans l'itinéraire du maître se mit en marche . . .»¹¹⁷ et réussit à faire imprimer le «Maṣhāfa sawāsew» en 1948 éth.¹¹⁸, douze ans après la mort de l'auteur; et le présent «Hāymānota abaw qaddamt» voit le jour trente-deux ans après sa rédaction. Existe-t-il d'autres manuscrits à part le lexique hébreu-geez en transcription éthiopienne¹¹⁹? Il faut l'espérer et s'en remettre au hasard.

IV. DASTĀ TAKLA WALD

Il est encore parmi nous, Dastā. Un caillot d'angoisse m'étouffe la gorge quand je dis «encore», car, «Alaqā» (il n'aime pas beaucoup qu'on l'appelle ainsi) a joué dans ma vie un rôle que je n'oublie pas. On me permettra de l'évoquer ici comme illustration des soucis de la toute jeune génération d'après-guerre et de ses liens affectifs avec les anciens.

Je fus présenté à Dastā afin qu'il m'apprît un peu de geez. Mais entre les matinées de l'Alliance Française où nous nous écorchions la gorge pour prononcer le «r» à la française, et les cours du soir du British Institute où l'ambidextre Stephen Wright, s'évertuait, lui, à nous faire prononcer l'article «the» à l'anglaise, j'avoue que mes leçons de geez avec Dastā étaient entrecoupées de nombreuses absences parfaitement motivées. Alaqā ne s'y trompa pas. Il demanda qu'on me procure une «Imitation du Christ» en français; lui m'en offrit la traduction amharique (édition 1935) et me recommanda de lire alternativement les mêmes chapitres. Aux heures matinales où mes camarades de la cathédrale catholique récitaient voluptueusement leur galimatias «en langue des missionnaires», je m'adonnais, avec autant de ferveur, aux joies exquises du thème et de la version. Ainsi, ses conseils me valurent des prix d'excellence en français et en amharique . . . dans le primaire! Lors de mon départ pour la France en 1953, je lui fis mes adieux, ainsi qu'au blättā Aššenē. A mon retour en 1967, il fut le premier auquel je rendis visite. Il me reconnut instantanément et me reçut avec un «Bonjour», en français, puis m'assura qu'il me voyait souvent en songe. Nous ne nous quittons plus, depuis lors. En le présentant ici, sous forme d'interview¹²⁰, j'obéis aux suggestions d'une superstitieuse affection qui m'aide à conjurer mes craintes . . .

D. «Je suis né en 1893 éth., le 19 Hamlē au lieu dit Goš Wehā Giyorgis, dans le haut Wagdā. Quand mon père mourut, je n'avais que sept ans. Dans son testament, il

117 Victor Hugo: Les Misérables. Vol. I.

118 La même année, sous le titre «Yāmāreññā sawāsew» paraissait la grammaire de Mars'ē Hāzan. Quelle coïncidence!

119 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 2.

120 Cette interview est du 24 Sanē, jour de Saint Takla Hāymānot, que nous avons choisi à dessein. Alaqā Dastā a, lui aussi, percé nos intentions. C'est le 39^e anniversaire de la mort de Kidāna Wald.

avait demandé qu'on me mette à l'école. En 1902 éth. je vins à Addis Ababa pour y recevoir le diaconat».

B. «Je me rappelle un détail que vous m'avez conté jadis. Un membre de votre famille n'a-t-il pas déconseillé qu'on vous envoie à l'école de crainte que l'éducation ne fasse de vous un pleutre?»

D. «C'est l'oncle de mon père. Si dans ses dernières volontés mon père a exprimé le vœu qu'on m'envoie à l'école, c'est qu'une voix lui avait dit en songe: «Fais tes ablutions et parfume toi, car celui qui t'appelle vient à ta rencontre.» «Pourquoi me rappelez-vous? Pourquoi si tôt, Seigneur! Que ne me laissez-vous le temps d'élever mon enfant», avait répliqué mon père. «Mets ton fils à l'école!» «Mais ce n'est pas dans nos traditions familiales!» «Je ferai en sorte qu'il vive de ses études; ne t'inquiète pas; mets-le à l'école.»

«Mon père raconte son rêve dans son mähbar, car, il appartenait à la confrérie de Saint Georges¹²¹. Ses compères lui reprochent d'avoir éventé un secret qu'il aurait dû réserver à son confesseur. Ainsi donc on me mit à l'école, et comme je terminai la lecture des Psaumes de David, on m'amena à Addis Ababa pour mon diaconat.»

B. «Où l'avez-vous reçu?»

D. «A la résidence d'abuna Matēwos et de ses Egyptiens. L'église Sainte Marie n'était pas construite; elle ne le fut que sous l'Impératrice Zawditu.»

B. «Qui vous a ordonné diacre?»

D. «A-t-on idée de poser cette question? C'est l'abun lui-même. C'était un monopole! Ce n'est que depuis peu que nous avons réussi à faire les choses à notre guise. Au bout de dix-sept siècles, nous avons réussi à nous débarrasser de cette engeance égyptienne, grâce à l'interlude italien. Voilà que l'ex-Empereur, retour d'exil, amène avec lui, l'abun, parce que c'était celui qui l'avait oint. Mais le clergé se ligua contre l'abun et refusa de l'accepter¹²². Oh! s'il était une chose que l'ex-Empereur n'aimait pas c'était bien la conjuration. Il suffisait qu'on lui dise qu'un tel était un séditieux pour qu'il sévisse. Il était ainsi fait.

Après le diaconat, je regagnais mon pays. Pendant trois mois je servis à Māgā Wāššā Māryām¹²³, et pendant trois autres dans ma paroisse natale de Goš Wehā. C'était le pays où ma mère avait ses champs. Quant aux terres de mon père, elles étaient plus haut, dans le dagā, à Tällāq Ambā, passé Angolalā. Personne ne songea à me verser une rémunération pour mes six mois de service. Ne connaissant nullement la valeur de l'argent, je ne me faisais point de souci. On payait en céréales, de ce temps-là.

Les gens croient que Goš Wehā est dans le Tagwlat parce qu'il se situe sur le versant qui fait face à cette région. En fait nous sommes dans le Wagdā, car, à partir

121 Le saint patron de son village.

122 Au retour d'abuna Qērlos, début juin 1942, «les débats à l'ordre du jour avec la délégation égyptienne qui l'accompagnait avaient trait à la levée de l'excommunication prononcée pendant l'invasion fasciste et aux irrégularités commises à l'encontre du statut de l'Eglise». Heywat Hedaru 1976: 87-88.

123 «Māgā» se dit d'une vache qui ne donne pas son lait, commente Dastā lors de l'interview. Aussi Dastā Takla Wald 1970: 715, col. 2; 254, col. 2; 114, col. 2.

de Dabra Berhān, tout le pays de la rive gauche du Bāressā, c'est le Wagdā; le Tagwlat s'étend sur la rive droite.

Nous sommes toujours en 1903 éth. En mai de cette année des prêtres de chez nous qui se rendaient à Debra Libānos pour y faire leurs ablutions à la Saint Michel, le 12 du mois, m'invitèrent à les suivre¹²⁴. «Qu'as-tu à faire ici? Doué comme tu es, te résigneras-tu à mener une vie de rongeur de pain, à Goš Wehā? Nous tâcherons de t'établir à Dabra Libānos. Le cas échéant, tu reviendras, ayant vu du pays et «goûté au ṭabal».»

Il y avait trois grosses miches de pain à l'église. Nous convînmes d'en faire nos victuailles. J'en rompis deux, les mis dans un sac de cuir que je leur remis; je découpai la moitié du troisième, la nouai dans mon šammā et rejoignis mes complices au rendez-vous qu'ils m'avaient fixé. Et me voilà évadé.

A Dabra Libānos, je rencontre quelques camarades d'école qui venaient de mon village. Le soir même, un oncle de ma mère arrivait de Salālē. C'était un moine. «Comment va ma famille . . . et ma soeur?» s'enquit-il auprès de mes guides. «Voici un petit fils de votre soeur Walatta Hānnā.» «A-t-il reçu de l'éducation?» «Excellente! C'est un diacre accompli.» «Merveilleux! Je le prendrai avec moi».

Cet oncle de ma mère était un compagnon d'armes du rās Gobanā. Porteur du «tabot» de Marie de Dangago, il était de toutes les campagnes. Le «tabot» avait été doté d'une prébende confortable: le tribut de quatre cents gabbār. Notre abbā avait reçu pour sa part, un bon «gāšā» bien fertile. Il était de surcroît apparenté au supérieur de l'église.

Dès avant la fin de mai, je commençai à desservir cette église. Vers la fin du mois d'août, le supérieur, alaḳā Sena me fit cette réflexion: «Si ce n'est que pour le pain, celui des Amārā n'a-t-il pas meilleur goût que le pain des Gāllā? Suis-moi, donc.»

Le 24 Nahāsē(30 août), c'est la commémoration de la mort de Takla Hāymānot¹²⁵. Les rivières débordent en cette saison. Il fallut pour se rendre à Dabra Libānos emprunter la route du pays d'amont. J'y retrouve mes compagnons de naguère. C'en était fait du pain et de mon village.

On me confia à un maître¹²⁶ qui avait la réputation de n'admettre les élèves qu'après un examen sévère. Moi, il me mit à l'Organon de la Vierge sans me faire récapituler la lecture du Dāwit. Huit jours à peine me suffirent pour lire l'Organon sans achopper. Puis ce fut le Synaxaire, et ainsi de suite. Il avait une grande bibliothèque familiale venant de donations de divers rois anciens et conservée dans les cavernes du Qollā. Il se faisait apporter les livres dont il avait besoin pour son enseignement. C'était un homme de très grande culture. Pendant le carême et les jeûnes de l'Assomption, il était astreint à certaines prestations de services religieux; il me con-

124 «Le quarantième jour du décès (arbā) du rās Tasammā venait d'être célébré avec munificence à Dabra Libānos.» Précision par Dastā au cours de l'interview. Le rās est mort en 1911, dans la nuit du 10 au 11 avril et inhumé à Dabra Libānos. Cf. Cohen 1912: 63.

125 «En ce jour mourut le docteur du monde, notre père Takla Hāymānot». Guidi 1981: 377.

126 C'est Yanētā Kidāna Māryām qui fut son maître de 1904 à 1906 éth. (1912–1914) et que Dastā Takla Wald mentionne dans «Rabāhā sem wa anqas»: 91.

fait alors sa chaire. Je m'installais sur son siège, à l'ombre d'un arbre et surveillais la lecture de près de quatre cents élèves. Je le remplaçai ainsi pendant trois carêmes consécutifs. Comme il jugea que j'avais maîtrisé le geez, il m'envoya en classe de «qenē» chez son propre maître, un natif du Wagdā. Un autre ascète que ce Yanētā Gabrayas¹²⁷. Il ne me fallut que six mois pour compléter ce cycle d'études. Certains soirs, brisé par la fatigue, Yanētā se retirait en me chargeant de diriger son cours. Je passai quatre ans avec lui, de 1906 à 1910 éth.

Le même alaqa Sena qui m'avait conduit à Dabra Libānos m'amena à Addis Ababa. Il avait une terre «samon»; je me substituai à lui dans les services de l'Eglise de la Trinité et commençai à y apprendre le chant de 1910 à 1916 éth. (1917-1924).

En 1916 éth., je fais à blättā Heruy l'hommage d'un «qenē». Il l'apprécie, me fait convoquer et me demande ce que je souhaite? «Un emploi.» Il me remit une lettre adressée à l'Imprimerie Berhānennā Salām où je fus immédiatement engagé comme typographe-compositeur. J'y travaillai jusqu'à l'année où le Duc des Abruzzes vint en visite¹²⁸. Je n'y étais pas très heureux. Un beau jour, pendant que je lisais des épreuves geez à haute voix pour alaqa Dāññā¹²⁹, le correcteur, ma façon de lire attira l'attention d'un visiteur qui m'interrompit pour m'en féliciter. C'était Kidāna Wald Keflē. «De qui es-tu?» «Je fais partie de la «maison»¹³⁰ de bālāmbārās Aššenē.» «Ils sont mes amis; ce sont eux qui me procurent mon boire et mon manger à Dirē Dāwā dont je viens.»

Quand il eut terminé sa visite, je m'approchai de lui et lui demandai des nouvelles du blättā qui y était en poste, et de son épouse, wayzero Balāynaš, qui l'avait suivi. Alors il s'ouvrit à moi:

«Ġānhoy m'a confié la réimpression des «Mašhafa manakosāt»; la première édition sortie d'ici a été un échec complet. Or à Dirē Dāwā où j'ai déjà fait imprimer «Ezéchiël»; je me tue, tant je me donne du mal à corriger des fautes impossibles. Les compositeurs sont des «qottu», point sots dans leur métier, mais auxquels l'école des missionnaires a été incapable de donner une formation littéraire amharique ou geez. Ce serait dommage qu'un si bel effort de traductions et d'interprétations de la part de nos savants, et les dépenses considérables que Ġānhoy a engagées à cette fin s'en aillent à vau-l'eau. Je souhaite que tu puisses m'aider».

J'acceptai son offre sans ambages.

Mais il fallut à Kidāna Wald plus d'une année pour convaincre le Père Diégo, capucin d'origine espagnole responsable de la très catholique Imprimerie Saint Lazare, à employer un orthodoxe. Au mois de Pāgumē 1920 éth., il poussa la prudence jusqu'à mener une ultime enquête auprès de wayzaro Balāynaš, épouse de blättā Aššenē, sur ma conduite. Mal lui en prit, car, elle ne se fit pas faute de le rabrouer:

127 Dastā lui consacre un qenē dans le «Rabāhā sem wa anqaš»: 98.

128 Amédée de Savoie, Duc des Abruzzes, entreprit son exploration du Wābē Šaballē à partir d'Adāmā vers le 20 octobre 1928. Zoli 1930: 248-249.

129 Alaqa Dāññā, compagnon de blättā Heruy, chargé de corriger les textes geez imprimés à Berhānennā Salām.

130 «Bēt»: la signification se situe entre «maisonnée», au sens étroit, et le latin «gens», au sens large. Coker (1912: 27-28) p. 27-28.

«Voyons, voyons, abbā Diégo, ce n'est pas en raison de sa religion mais de sa bonne conduite que nous avons accueilli ce jeune homme dans notre famille. Entre lui et la bande de jeunes scélérats, de voleurs et de dissolus sortis de vos écoles et qui encomrent nos prisons, il n'y a rien de commun. Notre religion étant aussi respectable que la vôtre, les précautions dont vous vous entourez au nom de celle-ci sont injustifiables».

Le moine céda, et je fus engagé à sept birr par mois, puis dix, et bientôt vingt. A l'époque c'était une fortune! Mais j'étais à la confection et à la correction des épreuves tout à la fois. Il y avait à l'imprimerie un chef d'atelier arménien prénommé Jean (j'oublie son nom de famille), qui prenait toujours notre parti. Quelqu'un voulait-il imprimer sans les deux points qui séparent les mots d'une phrase; s'avisait-il d'ignorer les exigences de la grammaire, et surtout de l'orthographe? Plutôt que de le voir s'autoriser du précédent de Berhānennā Salām, Jean préférerait éconduire le client.

Certains facteurs – conséquence inéluctable du climat insalubre de Dirē Dāwā – venaient compliquer les conditions de travail. Il n'était pas rare qu'on interrompît le travail à certaines saisons parce que la plupart du personnel étaient tombées victime de crises de paludisme.

Aux heures de repos, nous occupions nos loisirs à nos études. Alaqā Kidāna Wald continuait son lexique geez, et moi je composais un dictionnaire amharique. Pour mon travail, j'avais adopté comme modèle un dictionnaire hébreu-araméen dont alaqa s'était procuré deux exemplaires. Il a toujours soutenu que l'araméen remontait à Babylone, et que l'essor de l'hébreu ne date que de Moïse.

J'ai commencé le mien en 1921 éth. sur les conseils d'alaqā, juste après qu'il refusa de se fourvoyer dans l'inextricable labyrinthe qu'aurait été la traduction du dictionnaire «Larousse».

Nous passâmes ainsi plus de dix-huit années à Dirē Dāwā.

A notre retour à Addis Ababa le 26 Hedār 1936 (octobre 1943), nous étions munis d'un «privilege du roi», nous autorisant à imprimer le «Maṣḥāfa sawāsew» à Berhānennā Salām, gratuitement¹³¹. Mais voilà qu'on se mit à tirer des épreuves sans les deux points qui séparent les mots, et dans le plus grand désordre de l'orthographe. Je me fis beaucoup d'ennemis parmi ce troupeau de pâtres parce que je m'opposai vigoureusement à ce désordre.

A la fin je quittai Berhānennā Salām et trouvai un emploi à l'imprimerie Artistic sur les recommandations écrites d'ato Berru, alors haut fonctionnaire aux Postes d'Addis Ababa. Ceux de Berhānennā Salām s'adressèrent quatre fois au propriétaire d'Artistic pour exiger mon congédiement, mais sans succès. De peur qu'on use de voies de fait pour m'arracher le manuscrit, je pris la précaution de le recopier entièrement de ma main. Ce dictionnaire pouvait être imprimé à Artistic ou à Saint Lazare

131 Blättā Mars'ē Hāzan Walda Qirqos et ato Salomon Yamāna défendaient jalousement les privilèges de Berhānennā Salām, qui était, en quelque sorte, l'Imprimerie Nationale, et s'étaient souvent opposés à ce que les emblèmes et sceaux du pays furent imprimés par Artistic. Ils avaient, par ailleurs, obtenu que les licences d'imprimeur ne soient pas octroyées par la municipalité, sans autorisation du Ministère de la Plume. (Information de M. Elias Gerahyan, mai 1983).

(Dirē Dāwā) mais point à Berhānennā Salām. Alaqā Kidāna Wald qui en savait assez long sur les moeurs de cette institution m'avait, une fois pour toutes, donné raison et carte blanche. Il nous quitta la même année, le 24 Sanē 1935 éth. Il fallut me résoudre à renoncer, pour l'heure, à la publication, tant il est vrai que le privilège et la gratuité ne rachetaient pas les méfaits d'un travail bâclé.

Il fallut donc convaincre l'Empereur de subventionner l'impression à Saint Lazare, ou de préférence à Artistic où je travaillais comme correcteur. Le rās Emmeru voulut bien intervenir auprès de l'Empereur et nous obtint l'accord de principe, assorti, hélas, de conditions de censure draconiennes, une manière de dérobade. Pour comble de malheur, le rās fut nommé Ambassadeur aux Indes. A son retour, je recommençai mes sollicitudes. Finalement une subvention impériale de treize mille birr¹³² et l'autorisation d'imprimer à Artistic mirent fin aux intrigues de nos détracteurs. Comme le livre parut en 1948 éth. (1955), je doutais d'avoir vécu tant de tribulations, persuadé qu'à travers cette oeuvre Kidāna Wald acquerrait l'immortalité aux yeux des enfants d'Ethiopie».

Là ne se borne pas l'apport de Dastā; on lui doit aussi la mise en page, la correction, l'utilisation judicieuse des trois types de caractères et le choix des illustrations du «Maṣhāfa sawāsew»¹³³.

Il convient d'ajouter à cela deux autres ouvrages destinés à donner un avant-goût du «Maṣhāfa sawāsew».

En 1935, faisant suite au «Mazgaba fidalāt sēmāweyāt» de Kidāna Wald, Dastā, lui aussi, a écrit un ouvrage précurseur, un livre de lecture, le «Gabatāwāryā»¹³⁴, «extrait résumé du grand dictionnaire inédit». En fait, ce livre qui s'adresse «aux enfants et adolescents éthiopiens» contient des fables, des histoires et des vers qui ne figurent pas dans le «Maṣhāfa sawāsew».

Le «Rabāhā sem wa anqas» (Déclinaisons et conjugaisons, suivis d'autres extraits), un petit livre paru dix-sept années après le précédent. Il a son histoire. En 1936 éth. (1943) comme alaqa Kidāna Wald était venu s'installer à Addis Ababa, trois personnes lui demandèrent de leur apprendre le geez. Tous les soirs, il leur enseignait de mémoire, les déclinaisons et conjugaisons contenues dans ce livre. Dastā mit le cours par écrit, l'enrichit d'une bonne liste de figures de rhétorique tirées du «Grand dictionnaire» (encore inédit à cette date), y ajouta neuf pages (pp. 91-99) d'extraits divers et publia ce recueil de 100 pages avec un sous-titre significatif: «Geez, fondement de l'éducation».

Ces deux ouvrages, de même que le «Mazgaba fidalāt sēmāweyāt», sont des écrits auxiliaires se proposant, manifestement, de préparer le terrain au «Maṣhāfa sawā-

132 Apparemment cette somme ne fut jamais versée puisque Dastā Takla Wald au début (p. F.) de son «Addis yāmāreññā mazgaba qālāt» remercie Artistic de lui avoir imprimé gratuitement le «Maṣhāfa sawāsew» de Kidāna Wald.

133 Certains termes ont reçu une illustration spécifiquement éthiopienne: «dabbara», «dagān», «mamher», «hāmhām», etc., d'autres sont tirés du fameux «Larousse illustré»; ainsi le «Jupiter Verospi» (Vatican) repris deux fois pour illustrer «Zéwus» et «Deyā»; «roman» (grenade), «marho» (clé).

134 Dirē Dāwā 1935 (1928 éth.); Imprimerie Saint Lazare.

sew». Ils constituent sous cet aspect des documents irremplaçables permettant de pénétrer les principes et les stratégies pratiqués par les deux hommes, en parfaite communauté de pensée et d'action, aux fins d'esquisser une nouvelle voie de l'enseignement national qui préconisait la réunion du geez et de l'amharique.

Dans un poème placé entre l'introduction et la préface du «Rabāhā sem», Dastā s'explique:

«Si dans les écoles anciennes
Le geez fut séparé de l'amharique,
C'était pour le protéger contre une mort certaine;
Alors que de l'amharique les syllabes, le lexique et la grammaire
Trouvaient leur salut dans la bouche du peuple.
Mais aujourd'hui les voilà enfin réunis,
En prononciation comme en orthographe»¹³⁵.

«Addis yāmāreññā mazgaba qālāt». (Nouveau dictionnaire amharique).

Ce travail, entrepris en 1921 éth. (1929), Dastā n'en vint à bout qu'en 1950 éth. (1958), au terme de vingt-neuf années d'efforts en marge de son travail de compositeur, puis de correcteur à l'Imprimerie Saint Lazare et à l'Artistic. Les moyens financiers lui faisant défaut, il dut attendre douze années avant de pouvoir le publier. En 1969, il reçut le Prix des Etudes Ethiopiennes en considération de son dévouement à la cause du geez et de l'amharique; de son exemplaire loyauté à son maître, dont l'œuvre vit le jour grâce à sa persévérance; de son œuvre lexicographique personnelle, et en particulier du dictionnaire amharique, qui complète utilement celui de Kidāna Wald¹³⁶.

Le prix comportait une somme de 15 000 birr. Deux jours après les cérémonies, alaqa Dastā remit le chèque au propriétaire de l'Artistic et les travaux d'impression du «Nouveau dictionnaire amharique» furent immédiatement engagés.

L'«avertissement» rappelle les circonstances dans lesquelles l'idée du dictionnaire amharique naquit en 1929, à la suite du projet officiel de traduction du «Larousse». Nous avons dit qu'à l'origine Kidāna Wald lui avait demandé de constituer la liste des mots amhariques, se proposant d'en rédiger lui-même les définitions, s'il en avait le temps. Finalement le tout incombait à Dastā.

Outre le dictionnaire proprement dit, la préface présente un intérêt dans le cadre de la littérature linguistique éthiopienne en ce qu'elle contient une recension des

135 Depuis le «Maṣhāfa sawāsew» (1948 éth.) une bonne dizaine d'études ont paru sur le «sawāsew» et le «qenē». Le dernier s'intitule «Grammaire du langage allégorique» ou «Lexique du samennā warq» (1974 éth.): «Ya messalēyāwi negeggeroç sawāsew» – «Samennā warq sawāsew». L'auteur Fekra-Dengel se propose d'analyser ce genre de «qenē» du point de vue de sa structure grammaticale. Si l'observation d'Antoine d'Abbadie que les Ethiopiens n'ont jamais étudié le mécanisme de leur langue vulgaire (Abbadie 1881: VIII, IX, X) se trouve, aujourd'hui, largement démentie, il n'en demeure pas moins que l'opinion de Dastā est autrement plus élevée et touche à la philosophie même de la grammaire.

136 Le comité du prix fut mis à même de constater l'existence du manuscrit. Les dates reproduites dans la citation ne sont pas exactes. La brochure parue à l'occasion du 10e anniversaire (1965 éth.) de la fondation du Prize Trust reproduit les mêmes erreurs.

dictionnaires les plus importants qui précèdent celui-ci. Le genre mérite d'être noté parce que, d'un côté, il ne trouve son pareil que dans les appréciations que Kefla Giyorgis et Kidāna Wald nous ont laissées du «Lexicon» et qu'il représente, de l'autre, le point de vue d'un lexicographe pour qui ces dictionnaires ont constitué un instrument de travail épluché pendant près de trente ans. Ainsi:

Le «Dictionary of the Amharic Language» du Rev. Charles Isenberg¹³⁷ (1841): «Ne distingue pas l'amharique du tegrēñā. Les confusions proviennent, sans doute, de ce que, résidant dans le Tegrē, il s'est informé auprès d'eux et de certains marchands amārā»¹³⁸.

Le «Dictionnaire de la langue amariñña» d'Antoine d'Abbadie (1881): «Installé à Gondar, l'auteur a pu consulter les savants de ce pays comme ceux du Choa, du Goğgam et du Tegrē. Il a établi, autant qu'il a pu, les rapports amharique-geez en y ajoutant parfois des racines arabes. Gondar étant jadis une ville cosmopolite, l'auteur a noté des mots qui sont passés d'usage. Son dictionnaire est meilleur que celui d'Isenberg»¹³⁹.

«Le lexique geez-amharique de Moncullo» (ou «Maṣhāfa sawāsew»; 1897): Dastā reproche aux éditeurs d'avoir mis l'amharique à la place du geez et les fustige d'un méchant dicton: «Dans la maison du sot, le commensal se fait prodigue»¹⁴⁰.

Le «Vocabolario amarico-italiano» d'Ignazio Guidi (1901): «C'est un vocabulaire concis en «amharique d'église» (savant) avec quelques racines hébraïques et arabes. L'auteur a bénéficié du séjour à Rome du plus éminent parmi les savants éthiopiens, le grand mamher Kefla Giyorgis d'Ankobar, qui a pris part aux travaux. On y rencontre çà et là des noms perdus, des us et coutumes anciennes et des allusions historiques. Comme mamher Kefla Giyorgis pouvait enseigner les quatre disciplines (l'Ancien Testament, le Nouveau, le «Liqawent» ou 318¹⁴¹, les Livres Monastiques), Guidi a noté certains termes inconnus de nos jours. Son vocabulaire peut servir de modèle aux futurs lexicographes, sous réserve des «ā», «h», «s» et «ṣ» que l'auteur a regroupées à tort, entraîné par l'exemple d'Antoine d'Abbadie»¹⁴².

Revenons au dictionnaire proprement dit, ou à la partie lexicale. Les entrées sont suivies d'indications étymologiques (le plus souvent geez, parfois tegrē, oromo etc.). Quelques gémérations sont indiquées à la manière ancienne (ex. enkeřett, gobbā).

137 «On dit qu'il fut expulsé par Webē pour lui avoir dit que Marie n'était en rien supérieure à Mme Isenberg, sa femme.» Cette information que je tiens d'alaqā Dastā figure aussi dans l'«Abuna Yacob» d'abbā Takla Hāymānot (Coulbeaux, ca. 1914: ch. 1, p. 13). Dastā peut avoir appris ce détail chez les catholiques de Dirē Dāwā avec lesquels il a longtemps travaillé.

138 Dastā Takla Wald 1970: introduction, p. 5.

139 ibid. loc. cit.

140 ibid. loc. cit.: ce proverbe s'emploie pour dénoncer l'outrecuidance et la présomption.

141 Un tout récent ouvrage bilingue «A Short History, Faith and Order of the Ethiopian Orthodox Tewahedo Church» (1983) statue: «The foundation of her faith, teaching and order is laid upon the teaching of the Apostles and the 318 (Nicene) church fathers». Preface p. 3.

142 Dastā Takla Wald 1970: loc. cit.

Les illustrations du «Maṣhāfa sawāsew» y sont utilisées. L'ordre alphabétique est évidemment l'abugidā. Un grand nombre de proverbes, de dictons, et de distiques de tous genres sont cités en exemples. Çà et là est une note d'intérêt ethnographique. Ainsi sous «gemjā» (p. 272 col. 1), étoffe de coton ou de soie, ce conte paysan:

«Le diable fabrique à la machine une grande quantité d'étoffes; les sort de la mer, les entasse sur la plage et s'en va chercher du feu pour les brûler. Les Européens l'effraient en lui tirant dans le dos des coups de feu. Comme le diable s'enfuit et regagne la mer, ils s'emparent des étoffes et les apportent pour nous les vendre.»

«Kulālit» (p. 652 col. 2): «Organes glandulaires abdominaux situés des deux côtés de la taille, purifient le sang et commandent l'érection . . .»¹⁴³.

Parfois l'introduction de mots étrangers (d'origine «Larousse») est manifeste: «Morse» (p. 813 col. 2): le mammifère des régions arctiques est ainsi décrit: «nom d'animal marin à la dentition «fençit»¹⁴⁴; une image de morse tirée du «Larousse» complète heureusement la description.

«Pālqān» (p. 1284 col. 1): les européens l'appellent «pélican» de dentiste¹⁴⁵.

Dans certains cas, l'adoption est plus complexe. Ainsi, «tora faras» (p. 1268 col. 1) . . . «que les européens appellent «gnou»¹⁴⁶. Celui-ci diffère du «torā» geez (p. 1267 col. 2), qui est le cerf (Deuter. XIV. 5), et d'un autre «tora» (ibid. loc. cit.), peut-être le daim, qui figure dans le Deutéronome (XIV. 5), ainsi que du geez «torat» = babules du Synaxaire.

Là où Dastā a voulu manifester son amitié, ou sa reconnaissance pour certaines personnes, il n'a pas hésité à insérer leur nom dans l'ordre alphabétique des entrées:

«Aššenē» (p. 1232 col. 2): «Blättā du règne de Menilek à celui de Hāyla Sellāsē. Il respectait l'Etat de tout son cœur et craignait Dieu; aimait les hommes sans distinction de race ni de croyance; ne vivait que pour l'humilité, pour la fidélité et pour la générosité». Une photo accompagne cette note.

«Mondon» (p. 789 col. 1): «Nom propre d'européen; Français qui importa les graines d'eucalyptus et les offrit à Menilek. Véritable ami des Abyssins. On dit qu'en français «mon» est le possessif à la 1^{ère} personne du singulier, et que «don» signifie: cadeau. Son livre attesta son amitié».

«Kwelāb» (p. 649 col. 1): D'après les illustrations tirées du «Larousse», ce sont des crochets. La note qui se réfère à Exo. 38, Ezr. 9, Ezéch. 15,3, se termine par: «les français l'appellent «porte manteau»¹⁴⁷.

Il arrive que la censure ait semé ses hideux points de suspension là où l'on s'y attend le moins. «Krestos» (680 col. 1): «Titre; . . . dans Jésus Christ, le premier est un nom propre, le second un titre; cf. plus haut». Ce qui étonne c'est que cette entrée

143 «Les reins sont le siège des passions et des impulsions inconscientes.» Jerusalem Bible, Sag. I, 1, 6, note h.

144 Genre de dentition humaine où les deux incisives frontales supérieures s'écartent.

145 Pélican (techn.): ancien instrument de dentiste servant à extraire les molaires («Larousse universel», 1922-23)

146 Gnou, mammifère ongulé de l'Afrique du Sud.

147 En transcription amharique dans le texte.

bénéficie d'une colonne et demie d'explications dans le «Maṣhafa sawāsew», qui distingue «qabā'i», «qebu'e» et «qeb'e» (p. 549–550)¹⁴⁸.

«Fugā» (p. 966 col. 1): «Nom de tribu¹⁴⁹ ... population Gurāgē».

«Lominat» (p. 727 col. 1): «Boisson extraite du citron; les européens disent lominade [sic]; c'est le pluriel de «lomi» en geez». Il y a là un désir forcené de nationalisation, que J. Tubiana a relevé¹⁵⁰.

«Qwānā» (p. 1080 col. 2): «Pays situé dans le Bagēmeder»¹⁵¹.

Telle est l'œuvre finale de Dastā, dernière étape de l'évolution lexicographique qui a élevé l'amharique, langue d'explication du geez, au niveau de langue expliquée par le geez. En effet, dans ce dictionnaire «le geez et l'amharique sont», selon l'expression de Kidāna Wald, «emmenottés», mais c'est le geez qui suit l'amharique; ainsi font le tegreññā¹⁵² et les autres langues, notamment l'oromo et le walāyṭā¹⁵³.

Cette inversion des rôles, préparée profondément et de loin à l'école des «matar-gumān»¹⁵⁴, a trouvé en Kefla Giyorgis un initiateur averti, en Kidāna Wald le plus zélé des théoriciens et en Dastā son réalisateur. Des trois militants qui ont mené une conspiration contre l'état décadent des lettres classiques, Dastā est sans conteste, celui auquel incomba la tâche la plus ingrate, la responsabilité la plus lourde, le risque le plus grave: celui de porter au jour les fruits de cette conspiration, et de mener un combat singulier contre la jalousie et l'ignorance des détracteurs que le «Mazgaba fidalāt» et les «Gabatāwāryā» avaient, hélas, alertés et armés dès 1935.

V. Epilogue

Quels sont les thèmes directeurs qui ont guidé l'action des trois savants? La question est assez importante pour qu'on s'y arrête un instant et nous servira de conclusion provisoire.

Le ferment de leur œuvre est assurément le conflit doctrinal qui oppose les Ṣaggā Leḡ aux Kārrā. Sous cet angle, le «Hāymānota abaw qaddamt» de Kidāna Wald n'est que le prolongement de l'exposé de Kefla Giyorgis auquel Yaḡob Beyene vient de consacrer, nous l'avons vu, une vaste étude.

148 Cf. Guidi 1922: 189: Khristēs, Khristos, khrisma.

149 «Caste» au sens de classe fermée et exclue.

150 Tubiana 1973.

151 Le fait que dans cette circonstance un nom qui cessait de servir en 1931 entre l'armée impériale et celle de rās Gugsā Walē est passé sous silence.

152 Signalons que liq ato Dastā Kefla (sic) auquel est rendu hommage dans la préface du «Mazgaba qālāt tegreññā-amāreññā», 1948–49 éth. (1956–57), d'abbā Yohannes Gabra Egziabhēr Hēbo, n'est autre que Dastā Takla Wald. Quand j'étais l'élève de Dastā, je les voyais travailler ensemble les samedis et dimanches. Dastā me dit qu'à cette occasion il avait appris beaucoup de tegriññā et qu'il s'en était servi pour son dictionnaire. (Interview 1982).

153 Dastā Takla Wald 1970: 53–54, para. 25.

154 Cf. Heyer 1970.

Mais à côté de la finalité théologique, il y a la sollicitude des trois hommes au regard de l'écriture de la langue et de l'histoire. Sous cet aspect, le trait caractéristique de leur pensée est l'affirmation de la spécificité de notre culture, affirmation dont la cause profonde semble s'inspirer d'un refus secret de la voir submergée, absorbée et assimilée par la vague agressive de l'influence européenne naissante. Il faut se représenter ce que fut pour Kefla Giyorgis la campagne d'Adwā qu'il observa étant à Rome¹⁵⁵, ou celle de 1935 pour Kidāna Wald et Dastā qui la vécurent de près. Cependant si cette affirmation qui rappelle incontestablement le particularisme juif, refuse la confusion, elle n'en demeure pas moins ouverte à la nécessité de l'association, de l'interdépendance avec les autres cultures notamment l'euro-péenne, dont les langues, les sciences et la technologie doivent être enseignées aux Ethiopiens comme accessoires qui suivent le principal: la formation éthiopienne.

Cette conscience de spécificité et ce besoin d'interdépendance nous les verrons se développer tout au long de leur carrière d'éditeurs, de grammairiens, de lexicographes, et se manifester dans des domaines aussi précis que l'écriture, la langue et l'historiographie. Une revue de leur action en vue de la mise en œuvre d'un nouvel ordre dans ces trois domaines constituera notre conclusion.

1. LE COMBAT CONTRE LA MUTILATION DU SYLLABAIRE

La première recommandation de Kefla Giyorgis à son élève Kidāna Wald, fut de défaire le lexique et de le recomposer selon l'ordre «abugidā». Rien d'étonnant, par conséquent, que dès les premières lignes de la préface du «Mazgaba fidalāt sēmāweyāt», Kidāna Wald se préoccupe d'expliquer ce changement.

A l'origine, dit-il, l'éthiopien suivait l'ordre alphabétique hébraïque, écrit de droite à gauche, et les chiffres étaient tirés de cet ordre¹⁵⁶. L'ordre actuel est l'œuvre, semble-t-il, de Grecs et d'Égyptiens venus avec Frumence, dit Salāmā l'illuminateur. Les modifications ont eu pour objet de remplacer le système numérique antique par des chiffres grecs. En effet, les chiffres actuels sont tirés du grec et du copte. Toutefois, la tradition de l'ordre ancien a survécu au Choa et dans le Samēn. Par ailleurs, les Arabes et les Européens, notamment les égyptologues anglais, reconnaissent que le syllabaire éthiopien suivait l'ordre hébraïque. Voilà pourquoi nous devons y revenir¹⁵⁷.

155 Lorsque la nouvelle de la catastrophe d'Adwā parvint à Rome, un Italien cacha Kefla Giyorgis chez lui de peur qu'il ne fût molesté par la populace. Dastā évoquant ce que Kidāna Wald tenait de Kefla Giyorgis nous apprend qu'au cours des mois qui précédèrent la bataille, les enfants de Rome s'amusaient à la guerre des «Italico» contre les «Menelico», et que ceux-ci l'emportaient régulièrement.

156 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 3-4. La correspondance des lettres et des chiffres figure dans «Gabatāwāryā»: 6. Sur l'alphabet éthiopien cf. Leslau 1946: 18, col. 1-2, col. 1. Aussi «Gabatāwāryā»: 30-31 et 32 (note).

157 Pour Dastā ce changement se proposait de faire échec à l'arithmomancie pré-chrétienne en Ethiopie. (Interview 1979). Sur la réforme de l'écriture cf. Conti Rossini 1927: 500-501; Tubiana 1964: 15, 16; Mangestu Lammā 1981: 10-16.

Mais rétablir l'ordre ne résout pas tous les problèmes. Faut-il encore revenir à la pratique de l'écriture!

D'où vient donc que les Ethiopiens soient si économes de leur plume? Sans doute de la prédominance de l'oral sur l'écrit. C'est ainsi qu'il faut comprendre Kidāna Wald:

«De surcroît dans notre pays, l'écriture et la connaissance ne se trouvent pas réunies entre les mêmes mains; savoir former les lettres ne met pas à l'abri des erreurs si on ne s'adonne aux études. Inversement étudier sans savoir écrire est une manière de paralysie et de cécité. Multiplier les paradigmes et les interprétations est une chose, corriger et interroger les livres en est une autre.»¹⁵⁸

Voici l'imprimerie! Elle devait remédier à la rareté des livres, promouvoir la diffusion des connaissances, multiplier les grandes écoles et éviter ainsi que l'élite estudiantine ne soit contrainte à quinze ou vingt ans de pérégrinations de province en province à la recherche de bons maîtres et de livres rares¹⁵⁹. Or, à Berhānennā Salām, le nombre des caractères éthiopiens constitue un si grand obstacle à la composition que, pour des raisons purement techniques, on y suggère l'allègement du syllabaire en éliminant les lettres doubles et triples (h, ā, s, ṣ etc.). Le résultat (aggravé par les fautes d'orthographe de compositeurs peu instruits) fut si catastrophique, qu'il inspira à Kidāna Wald quelques vers du plus bel effet contre cette imprimerie qui s'était rendue coupable, selon lui, de tentatives de mutilation du syllabaire et de mépris de l'étymologie¹⁶⁰. Ailleurs, il impute le désordre de l'orthographe à ce que les lettres «n'ont pas de protecteurs, ni de censeurs»¹⁶¹.

Ainsi, au moment où la rareté du livre semblait définitivement abolie par l'introduction de l'imprimerie¹⁶², l'abondance qui devait s'en suivre menaça de tuer l'orthographe et partant l'étymologie. Il fallut à Kidāna Wald, et à Dastā, tout au long de leur carrière d'éditeurs et de typographes, lutter contre les défauts de la qualité de l'imprimerie.

Mais lorsque à Dirē Dāwā, on chercha à adapter des caractères éthiopiens à une machine européenne, Kidāna Wald collabora de bon cœur à cette expérience et soumit un système d'écriture amharique vocalisé adaptable au clavier du monotype européen, et reproduisant à la frappe les monosyllabes ordinaires. «Ce système, dit-il, fut créé pour la machine à main, afin qu'on ne désagrège pas les syllabaires sous prétexte que les caractères sont surabondants; il ne convient pas à l'écriture à main, car il la compliquerait en redoublant les opérations graphiques»¹⁶³.

158 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 56.

159 Kidāna Wald Keflē 1915: préface p. 2, col. 2.

160 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 31, col. 1.

161 *ibid.*: 56.

162 La préface officielle des classiques geez soutient que l'imprimerie supprimera la rareté. O. Eriksson, plus pratique, espère que la baisse des prix rendra les livres accessibles aux petites bourses. Cf. «Laṭeqemennā ladastā» (Pour l'utile et l'agréable) 1923: 73.

163 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 43-44.

Son système lui a valu parfois d'être compté parmi les pionniers de la réforme de l'écriture¹⁶⁴. Il serait imprudent de l'associer trop facilement à ceux qui suggéraient, selon les cas, des modifications portant sur l'ordre, la valeur, le nombre ou la forme des caractères éthiopiens, alors que Kidāna Wald se fit l'interprète, d'un système tendant essentiellement à mettre la machine au service du syllabaire intégral et non de l'expérience inverse. Il n'y a pas jusqu'à la ponctuation qu'il n'ait défendue: «Certains prétextant d'une soi-disant «nouvelle civilisation» se sont avisés à supprimer les deux points que l'on place entre deux mots ainsi que les autres ponctuations.»¹⁶⁵ Dans un ouvrage tout récent, Joseph Tubiana signale que l'abandon des deux points eut pour cause un cas fortuit¹⁶⁶.

La conservation de l'intégralité du syllabaire, le maintien de l'ordre alphabétique et des ponctuations, la mise en œuvre d'un système de coopération avec la machine ne constituent qu'une phase du combat. L'autre a pour objet l'usage approprié de ces caractères et s'adresse d'emblée à l'orthographe, et par voie de conséquence à l'étymologie. Où en étions-nous dans ce domaine?

«Depuis des siècles, sous l'influence de la pronociation et de l'orthographe amhariques, les scribes, en général, ne tiennent guère compte de l'étymologie guèze.» Cette observation d'Aescoly¹⁶⁷ au sujet des textes falachas fournit la clé de la corruption. Pour en saisir la portée il faut chercher ailleurs et plus tôt:

«L'orthographe est d'autant plus correcte que le livre est plus ancien. Il est d'usage, dans les publications, de la respecter, parce qu'elle peut servir à fixer l'époque d'une composition. Elle n'est pas souvent observée, et un «dabtarā» mettra même parfois une certaine coquetterie à écrire, dans une même phrase, un même mot de façon différente, bien qu'il

164 «Fidalen maššašal» 1948: 5.

165 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 29: allusion à Berhānennā Salām dont le «Mār Yeshāq» de 1922 ne comporte pas les deux points, alors qu'ils sont rétablis dans la réédition de Dirē Dāwā dirigée par Kidāna Wald.

166 «... c'est lui [abbā Jérôme] qui avait été chargé par le Régent de se procurer en Allemagne des polices de caractères éthiopiens. A Djibouti, les dockers qui déchargeaient ces petites caissettes si lourdes crurent qu'elles contenaient des lingots d'or et en firent tomber quelques-unes à la mer, pour les récupérer ensuite, bien évidemment. Parmi elles, celles qui contenaient les fameux deux points. Lorsqu'on voulut, à Addis Ababa, utiliser les nouvelles polices, on s'aperçut qu'il n'y avait plus de «deux points» en quantité suffisante et on décida de s'en passer totalement.» (Tubiana 1983: 301). Alaqā Dastā auquel j'ai lu ce passage précise qu'effectivement en 1914 éth. l'imprimerie avait commandé ces polices de caractères éthiopiens en Allemagne; qu'elle les a reçues sans les deux points; que le contrat d'un typographe venu d'Allemagne fut résilié, et qu'ato Gabra Masqal, typographe venu de la colonie italienne d'Erythrée se mit à imprimer sans les deux points. Le fait qu'en 1915 éth. l'imprimerie ait utilisé les deux points de corps 8 dans le «Yohannes Afawarq» imprimé en corps 12, tendrait à prouver qu'au moins à cette occasion, sinon à cette date, l'intention de supprimer la ponctuation était absente. Peut-être la ponctuation qui ne paraît pas comme telle dans les «Gabatāwāryā» etc. n'avait-elle pas été commandée en Allemagne. Pourquoi seules les caissettes qui les contiennent auraient-elles disparues?

167 Aescoly 1951: introduction p. 15. Cf. note faisant face à la page 284 sur l'édition.

en connaisse parfaitement la racine. Si l'on chargeait actuellement un scribe du Tigré, dont la langue se rapproche sensiblement du gheez, de transcrire un manuscrit en gheez, sa copie serait assurément plus correcte que celle d'un homme du Choa.»¹⁶⁸

Une similarité frappante apparaît entre les deux observations qui précèdent et celle-ci de Dastā:

«Depuis 1914 [1922] date à laquelle fut entreprise l'édition des «Ecritures» avec leur traduction intégrale, d'autres ouvrages continuent de paraître dans un amharique à l'orthographe impossible. Certains appartiennent pourtant à des auteurs qui maîtrisent leur langue, mais qui ne font aucun cas de la correction du langage et de l'orthographe. Ils ne se demandent pas pourquoi les lettres, ā, h, s, ṣ sont au nombre de deux ou de trois. Dans une même page, une même colonne, ils emploient pour les mêmes mots les unes ou les autres sans discernement. Ils sont enclins à répliquer: Quel mal y-a-t-il à celà?

Quiconque s'avise de faire le bon usage des lettres est présumé coupable. Ils sont comme ces enfants qui s'amuse à tituber les yeux fermés, ou comme ceux, qui, les yeux grands ouverts marchent à reculons.»¹⁶⁹

Mais comment y remédier? C'est Kidāna Wald qui répond:

«Le syllabaire ainsi que le contenu lexical de l'amharique sont issus du geez qui en constitue la référence et l'élément d'évaluation. Il ne faut donc pas séparer les deux langues, au risque de voir l'enseignement de l'amharique s'affadir, les fautes d'orthographe se multiplier et la pureté de la langue s'altérer.»¹⁷⁰

2. LA DÉFENSE DE LA LANGUE

D'après Kidāna Wald, le geez est une langue «sui generis», pour la raison que toutes les langues du monde sont désignées d'après les tribus qui les parlent à l'exception de cet idiome. Geez signifie un, premier, initial. Partant de cette observation et faisant valoir que «le monde entier eut une seule bouche et une seule langue»¹⁷¹, les maîtres de l'Ancien Testament, particulièrement les savants allemands, soutiennent que le geez est la langue d'Adam. C'est Maître Paul, semble-t-il, qui a ressuscité cette tradition orale; d'autres disent que le mérite en revient à Maître Jean; l'un comme l'autre sont Allemands¹⁷². Nos deux étrangers, et avec eux les docteurs du Nouveau Testament, rapportant «Et ils se mirent à parler diverses langues»¹⁷³, au verset «L'Éthiopie tend ses mains à Dieu»¹⁷⁴, en infèrent que le geez se range parmi ces diverses

168 Blanchard 1909: 324. (Blanchard qui a participé à la rédaction de l'ouvrage n'a pas fait partie de la mission). Se fondant sur une observation très judicieuse, Antoine d'Abbadie estime que «Les Amara n'ont pas encore écrit assez dans leur langue pour en fixer l'orthographe». (Abbadie 1881: XXIII).

169 Dastā Takla Wald 1970: 12-13.

170 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 15.

171 Gen. 11.01.

172 Nous n'avons aucune idée de ces deux «Muallem». Un article de J. P. Harrington intitulé: «Ethiopian, the Oldest Language» (1936) qualifié «of no value» par W. Leslau, aiderait-il à les identifier? Nous n'avons pas pu le consulter. Cf. Leslau 1946: 30, col. 2.

173 I. Cor. IX.10.

174 Ps. LXVIII.31.

langues et que les Falacha et Juifs qui s'étaient rendus (à Jérusalem) pour célébrer la Pâque ont entendu la prédication de Pierre en leur langue geez, le jour du Paraclet¹⁷⁵. Pour ce qui est des relations entre le geez et l'amharique:

«Les caractères geez conviennent entièrement à l'amharique, alors que les caractères [additionnels] proprement amhariques ne sont d'aucun usage pour le geez. Mais dans l'histoire de Zar'a Yā'eqob, d'Adyām Saggad Iyāsu et d'autres rois, les chroniqueurs se sont servi indifféremment des deux caractères. Les praticiens de la médecine et les auteurs de qenē ont écrit dans une langue où l'amharique se trouve mêlé au geez. Dans les traductions de certains livres, tel le «Fethā Nagast», le Z arabe apparaît dans le texte geez. Tout cela démontre la décadence du geez et l'essor de l'amharique, mais ne fournit pas la preuve de la conformité entre la langue de cour et celle d'église. La confusion du geez et de l'amharique fut totale à l'époque gondarienne.»¹⁷⁶

De là vient qu'aujourd'hui

«les enfants qui fréquentent l'école européenne et auxquels on demande de traduire tel ou tel mot, s'exclament que ça n'existe pas en amharique. Ils vous demandent parfois si la distinction des genres existe en geez. . . C'est la preuve, qu'à l'exception de quelques-uns, ils n'ont pas la moindre notion de geez. Après quelques explications de ma part, certains jurèrent qu'on ne les y prendrait plus et qu'au lieu d'affirmer que tel mot n'existe pas en amharique, ils diraient désormais qu'il peut exister en geez. On reconnaîtra qu'il ne convient pas d'apprendre une langue étrangère avant la sienne propre. Quel est l'euro-péen qui apprend une langue étrangère avant sa langue maternelle? Quel enfant s'est-il jamais mis à manger du pain avant que d'avoir été allaité par sa mère?»¹⁷⁷

Dastā ponctue ces observations de quelques faits vécus à Dirē Dāwā:

«Ce qui advint un jour à la douane de Dirē Dāwā m'a frappé. Une dame allemande qui avait des notions de geez et d'amharique se vit tendre un récépissé en français par un fonctionnaire éthiopien. «Cette douane est-elle française?» insinua-t-elle. «Plutôt que de tracer huit à dix lettres qui demeurent muettes pour écrire «monsieur», «deuxième», «conseiller», que ne vous servez-vous de vos propres caractères? Si votre système d'écriture appartenait aux Européens et qu'à la place vous eussiez le leur, ils ne daigneraient pas tourner leur regard vers celui-ci.»¹⁷⁸

«Un médecin français de Dirē Dāwā auquel on offrit les services de trois jeunes gens natifs du pays comme commis aux écritures, refusa deux d'entre eux parce qu'ils n'étaient pas bons en orthographe. Comme j'appris cette affaire, je formai le vœu que le jour vienne où nos jeunes gens, qui dans l'ignorance du geez et de l'amharique en font à leur guise, se voient interdire des emplois.»¹⁷⁹

«Leḡ Sayfu¹⁸⁰ m'a dit qu'à Asba Tafari il est interdit d'établir des documents officiels

175 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 9–10.

176. Dastā Takla Wald 1970: 11: Dastā illustre cette affirmation en citant un bel exemple de pastiche amharique-geez d'époque gondarienne.

177 Dastā Takla Wald 1935: 3, col. 2.

178 ibid. loc. cit., col. 1.

179 ibid. loc. cit., col. 2.

180 Sayfu Mikāēl: intellectuel éthiopien, jouissant d'une solide formation traditionnelle et parlant français. Oncle de l'écrivain et poète Kabbada Mikāēl.

en d'autres langues que l'amharique. Je ne doute pas que cette mesure¹⁸¹ ne soit l'œuvre du sage baġerond Takla Hawāryāt.»¹⁸²

Ailleurs, Dastā établit un précepte en quatre points destiné aux écoliers:

«Abstenez-vous de l'alcool qui tue l'intellect et de cigarettes, pur gaspillage d'argent; modelez votre idéal national sur celui des prédécesseurs¹⁸³; n'apprenez pas les langues étrangères avant la vôtre.»¹⁸⁴

Sur ce dernier point, une réflexion nous révèle le fond de sa pensée:

«Montrez autant de goût pour l'étude du geez que vous apportez de diligence à vous instruire en langues étrangères, car les connaissances et les sciences, auxquelles elles vous permettent d'accéder, vous ne pourrez les faire passer sans détours en amharique à moins que vous ne connaissiez le geez.»¹⁸⁵

3. UNE CONCEPTION DE L'HISTOIRE

La mise en question de la conception traditionnelle de l'histoire se manifeste chez Kidāna Wald. Elle a pour cause évidente sa vaste culture qui lui permet de discerner entre le fait réel et la fable, la réalité et le mythe. Mais cette mise en question n'aurait pas tourné en véritable révolte sans un incident qui se produisit peu avant la parution du «Livre d'Ezéchiel», texte geez, avec traduction et commentaires de Kidāna Wald (1916 éth.). Celui-ci croit bien faire en dotant l'œuvre d'une introduction historique. Le Prince Héritier par une lettre à cheval rejette cette introduction qu'il juge contraire à l'histoire, aux traditions savantes... et à l'honneur du pays, parce qu'elle affirmait que l'Ancien Testament geez ne fût pas traduit avant la naissance du Christ¹⁸⁶. Kidāna Wald s'exécute, supprime l'introduction et la remplace par une note sur Ezéchiel, exhalant une discrète mais âcre odeur de révolte contre le conformisme:

«Quiconque s'avise de lire un ouvrage sans en voir le titre, sans consulter l'introduction ni comprendre la thèse, ressemble à celui qui saute en selle sans mettre le pied à l'étrier,

181 Dastā Takla Wald 1935: 3, col. 1.

182 Homme d'état de formation française (agronomie) et russe (académie militaire) connu pour ses réformes administratives et notamment la prohibition de la culture du «kāt» dans la province-pilote du Ćarĉar qu'il gouvernait. Commentateur de la première constitution; diplomate en 1935-36 et chef de la délégation éthiopienne à Genève. Retiré des affaires publiques depuis l'indépendance, a fini ces jours en gentleman farmer à Hirna dans le Ćarĉar. Père de Germāĉĉaw, auteur d'«Ar'aya» etc.

183 Dastā Takla Wald 1935: 61. Les grands modèles proposés sont blättā Gabra Egziabhēr et naggadrās Heywat Baykadān.

184 *ibid.*: 61, col. 1-2.

185 *ibid.*: 60, col. 2. Dans le même ordre d'idées, Mars'ē Hāzan Walda Qirqos évoque que le principe de l'éducation des enfants en geez et en amharique en priorité sur les langues étrangères avait été préconisé par Dr. Martin Warqenah dès 1917 éth. et que les livres d'arithmétique et de géographie que celui-ci avait fait traduire en amharique s'inspiraient de ce principe. Cf. Mars'ē Hāzan Walda Qirqos 1943: préface p. 3-4 reproduite dans les 4 éditions suivantes.

186 Lettre de Dastā Takla Wald au Prince Héritier (1916) voir U. 2.

ou enjambe l'escabeau pour parvenir au trône. Car l'introduction c'est l'huissier qui proclame la nature du livre et qui ouvre les portes du mystère. Un ouvrage sans introduction est un édifice sans accès. Privé d'introduction le lecteur devient un paralytique sans béquilles, un aveugle sans guide.»¹⁸⁷

Cette réaction devient encore plus vive dans la préface du «Maṣhāfa sawāsew», où d'un style volontairement imagé, une attaque à mots couverts stigmatise le mythe salomonide, s'en prend explicitement au motif inavoué qui avait provoqué la condamnation de la fameuse introduction:

«Une histoire incohérente, terne et prolixe, loin d'enorgueillir son auteur, le discrédite aux yeux des érudits et des chercheurs. Ce qui reconforte l'Éthiopien comme lait caillé, lui rend sa fierté, rétablit celle-ci en sa majestueuse dignité des temps immémoriaux où les sources furent creusées et les forêts défrichées, c'est son royaume de Saba, le terrifiant habit royal¹⁸⁸, les bijoux de la couronne de la maison de Kuṣ, le vieux manteau, attribut et ornement de l'indépendance éthiopienne, et non point Menilek, travesti salomonien, parure de sa couronne, baldaquin d'or de la reine du Sud, ni ce parasol du Yémen, qui furent offerts à l'Éthiopie en guise d'hommage aux siècles tardifs. Quant à Salomon et au Yémen, ce sont là des histoires que le hasard des interpolations du Synaxaire a raboutées et qui trouvent dans cette confusion le seul prétexte de leur commémoration.»¹⁸⁹

Comment un tel désaveu de l'histoire officielle a-t-il pu échapper à la vigilance de la censure? De la mégarde à l'ignorance toutes les conjectures sont permises à l'exclusion de la complaisance. C'est du moins ce que révèle l'attitude des critiques ultérieurs, tel le liqa tabbabt Ayālēw Tasammā¹⁹⁰. Cinq années après la parution du «Maṣhāfa sawāsew», celui-ci s'étonne que Kidāna Wald, «auquel on reconnaît volontiers une certaine originalité», ait pu soutenir que l'adoption d'un mot grec (cf. Psaume 71 et 73) pour désigner notre pays ne date que de l'époque où Salāmā fit traduire du grec l'Ancien et le Nouveau Testament. Cela revient à nous renier l'honneur de posséder un Ancien Testament geez issu de l'hébreu, et à révoquer en doute le fait que ce pays porta pendant trois millénaires le nom glorieux d'Éthiopie! Ayālēw prétend aussi avoir relevé une contradiction entre le «Mazgaba fidalāt»¹⁹¹ et la préface du «Maṣhāfa sawāsew». Il n'en est rien, car dans le premier, Kidāna Wald soutient tout aussi clairement que «notre Bible est une traduction de la version grecque des Septante»¹⁹².

Enfin, il tente de discréditer l'authenticité de la préface en se demandant «si l'erreur est de Kidāna Wald ou si quelqu'un ne la lui aurait pas imputée».

Pour dissiper ce doute, il suffit de se référer à ce qui paraît sous l'entrée «taālwa» dans le «Maṣhāfa sawāsew»:

187 Kidāna Wald Keflē 1924: introduction p. 6. Notre traduction de l'amharique.

188 «Ared anqatqet»: «habit porté par les anciens rois lorsqu'ils prononçaient les sentences de mort». Dastā Takla Wald 1970: 1134, col. 1.

189 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 21–22. Notre traduction de l'amharique.

190 «Ya Ityopyā emnat basostu heggēt». Addis Ababa 1961 (1953 éth.): 21–22.

191 Probablement page 55 infra.

192 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 56 infra.

«Se figurer que l’Ancien Testament geez est une traduction d’après le texte hébreu et que les deux sont contemporains, c’est se repaître de ces illusions qui ne satisfont plus la jeunesse actuelle que l’éducation a tirée de son état de torpeur résignée.»¹⁹³

Pareille désinvolture, (et la préface d’«Ezéchiel» en est un exemple) n’a pas manqué d’exaspérer les autorités qui ont dû sévir. Mais rien ne transparait dans les écrits de ce moine stoïque, sinon qu’il fut parfois réduit à solliciter son traitement qu’on oubliait de lui verser. . . (lettres du rās du 10 Maskaram et du 10 Hedār 1919 éth.).

Dastā, le plus proche des témoins, évoque dans un «qenē» les vicissitudes de la vie de Kidāna Wald et dénonce ainsi l’ire des grands:

«Les gouvernants lui firent admonestations et remontrances répétées
Afin qu’il se couvre du manteau des ténèbres et se taise,
Car, il proclamait à haute voix les lumières de la foi.»¹⁹⁴

On ne peut s’empêcher de dire que les critiques mal fondées, les insinuations et toutes les avanies et outrages concourent à rehausser le courage de Dastā qui réussit à sauvegarder et à porter au grand jour, l’intégrité intellectuelle de Kidāna Wald, ce savant épris de vérité:

«On a beau l’enterrer vivante, la vérité,
Jamais elle ne mourra, jamais, au grand jamais;
Elle est trésor de Dieu, et comme Lui,
Son essence est éternelle sur terre comme au ciel.»¹⁹⁵

Cette exaltation de la vérité n’étonne certes pas dans le contexte hautement polémique du «Hāymānota abaw». Mais l’intérêt pour nous, c’est que sa portée s’étend également comme un acte de foi au regard de l’histoire:

«Quiconque écrit l’histoire, ou la vie des saints, doit se conduire comme un témoin assermenté, un photographe, un portraitiste; celui qui s’avise de ne pas appeler le vrai et le faux par leurs noms, qui se laisse aller aux adulations à la manière des ménestrels et des chanteurs ambulants; celui qui désigne les choses autrement que par leurs noms et qualités, ou qui défigure la vérité et embellit le mensonge comme les faiseurs de «qenē», lesquels dotent l’être humain de six ou douze ailes quand la nature ne lui en connaît guère; celui enfin qui écrit des inventions fantastiques, malheur à lui (Isaïe 5.20; Math. 5.37). Puisque nous ne pouvons dire tout le mal que ces choses représentent, gardons le silence. . .»¹⁹⁶.

Une-histoire qui se distingue des «petites histoires ou bavardages», selon l’expression de Karl Jaspers, tel semble être l’idéal. Mais si nos auteurs conçoivent la vérité, voire

193 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: 695, col. 1. Cf. Cerulli 1932; Cerulli 1961 (Storia, 2e éd.): 23–24. Voir aussi Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē: 248, col. 1–2 (Ityopyā= Kuš). La citation est notre traduction de l’amharique.

194 Hors texte «h» in Dastā Takla Wald 1970 et «qenē» pp. 1079–1080 du même (geez). Texte amharique; notre traduction.

195 «Hāymānota abaw qaddamt»: 65. Vers amhariques; notre traduction.

196 ibid.: 75. Cf. aussi Math. XII 37.

la véracité, comme un devoir impérieux de l'historien, ils n'en sont pas moins convaincus que les documents constituent la matière première de l'histoire.

La dégradation des manuscrits et leur exode ne pouvaient donc les laisser indifférents:

«Les manuscrits éthiopiens brûlés, détruits du temps de Tēwodros, et notamment ceux emportés comme butin de guerre dépassent sûrement en nombre les pertes subies du temps de Grañ. Les Anglais à eux seuls ont emporté, dit-on, 375 ouvrages divers. Avant comme après cette période nombre d'autres ont pris le chemin de l'Europe et le mal continue de nos jours. Point de pays que les livres geez n'aient parcouru; point où ils n'aient élu domicile, à l'image du peuple d'Israël. Les étrangers ont reçu leur esprit des enseignements qu'ils y puisent; on s'en rend compte à la lecture du «Lexicon» de Dillmann dont la préface signale que la constitution de la rubrique lexicographique fut un labeur qui amena l'auteur à consulter six cents ouvrages.

Si l'on doit regretter que ces manuscrits rares dont l'apprêt et la rédaction exigent un travail épuisant soient acheminés vers l'étranger, on se réjouira, néanmoins, que la graine du geez ait pu germer en Europe et produire une aussi belle moisson que le «Lexicon» de Dillmann.»¹⁹⁷

Pourquoi, enfin, nos trois savants ont-ils choisi l'écriture et la langue comme leur cheval de bataille? Avant d'y répondre, il convient d'évoquer la troisième composante: l'histoire.

La conception de l'histoire qui se dégage du «Hāymānota abaw qaddamt» comme des autres écrits, subit, par à-coups, les élans d'une impulsion de revanche les conduisant à frapper d'anathème l'orthodoxie dogmatique autant que l'autorité des puissances temporelles qui la soutiennent pour mieux l'exploiter. Il en résulte des instants d'aberration où Tēwodros est tigréen¹⁹⁸, Yohannes un tyran, Menilek un «lâcheur», le clergé un troupeau de mouton flanqué d'un abun ignorant, imbécile (au sens latin du terme), la monarchie salomonide une parodie. Les en guérir étant impossible, il est plus salutaire de dénoncer la crise, d'expliquer, de s'expliquer. Tel semble être le rêve des hérésiarques Şaggā Leğ pour qui le choix des armes (la langue et la littérature) détermine l'issue du combat, contre l'ennemi réel, l'excommunicateur, et contre le danger potentiel, l'eupéanisation, auxquels la décadence de l'enseignement traditionnel expose le pays.

Ainsi s'explique que, leurs préoccupations théologiques mises à part, toute l'œuvre de nos trois savants soit un plaidoyer pour l'écriture et la langue, supports de la spécificité éthiopienne.

Dastā qui se consacre à l'amharique depuis plus d'un demi siècle¹⁹⁹ s'explique ainsi sur l'importance de son enseignement prioritaire:

197 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: introduction, p. 19.

198 Le fait d'être tigréen n'a rien de péjoratif, s'entend. L'intention est d'assimiler Tēwodros à Yohannes, le pire ennemi des Şaggā Leğ et de le priver de ses prétentions nobiliaires, côté Kenfu. En 1935, Dastā écrivait de Tēwodros: «Tous ses péchés lui seront remis pour avoir unifié l'Éthiopie». (1935: 59, col. 2 et ce qenē).

199 Dastā Takla Wald 1970: 64, ligne 5: «Depuis 1920 (éth.) je n'ai cessé de lutter pour le lexique amharique».

«Alors que les familles européennes résidant en Ethiopie envoient leurs enfants à l'école européenne, et que, faute d'établissements, ils prennent eux-mêmes le soin de leur enseigner l'écriture et la langue maternelle, certains Ethiopiens, eux, acceptent que leurs enfants aillent aux écoles étrangères apprendre l'écriture et la langue des autres avant l'amharique. Il en résulte que ces enfants devenus étrangers à leur propre langue se mettent à transcrire en amharique des mots européens. Certains étrangers tirant argument de ce fait disent à nos enfants tenus dans l'ignorance de l'amharique que cette langue ne convient pas à l'établissement de traités et conventions à cause de sa syntaxe indécise et de son vocabulaire incomplet. A dire vrai, c'est en caractères européens qu'il est manifestement impossible de rendre certains sons éthiopiens. . . l'intention inavouée est donc de supplanter notre syllabaire complet par leur système insuffisant. [Quelques-uns parmi nos gens n'ont-ils pas été jusqu'à admettre que l'amharique fût transcrit en caractères latins, exposant ainsi le pays au risque d'«analphabétisme» de certains pays africains?] Les locuteurs de l'amharique n'éprouvent aucune difficulté particulière à prononcer correctement les autres langues et à les transcrire en caractères éthiopiens. Ajoutons que les langues européennes n'ont pas les cinq nuances de déclinaison que compte la nôtre. Aux sages de juger quelle est la moins complète!»²⁰⁰

Ce n'est pas seulement le maître ouvrier de l'écriture et de la langue qui s'exprime ainsi, mais l'héritier de ceux auxquels depuis le traité de Weçālē jusqu'à l'invasion fasciste de 1935 les événements ont fourni mainte occasion d'affirmer leur sensibilité historique et leur circonspection.

Avec plus d'acuité encore que le péril d'aliénation linguistique, c'est la tutelle, la vassalité, la subordination culturelle de l'apprenti-sorcier²⁰¹ formé à l'école européenne qui semblent hanter Dastā. Ces quatre vers de sa composition mis en exergue au dictionnaire l'attestent:

«Celui qui omet d'apprendre la lecture et l'écriture de sa langue originelle,
Celui qui néglige son vocabulaire amharique et dédaigne le geez,
Celui-là se mettra en vain aux lettres européennes et s'évertuera à en saisir les subtilités,
Jamais il ne brillera, car l'or d'autrui n'a point d'éclat.»²⁰²

Dénonciation du danger de médiocrité auquel s'expose quiconque s'aviserait de méconnaître la primauté et l'inaliénabilité de sa culture nationale dans la négociation d'alliances nouvelles avec d'autres cultures. Les vers de Dastā qui s'inspirent d'une expérience vécue rejoignent les théories modernes du langage. En effet, certains pédagogues reconnaissent qu'il est absolument impossible de jamais comprendre parfaitement une langue autre que la sienne propre, à moins que très tôt dans sa formation l'enfant n'ait été modelé selon le système taxiématique de la langue dans laquelle la pensée de son interlocuteur s'exprime²⁰³. Il en résulte donc que l'enfant qui va trop

200 *ibid.*: 53. Texte amharique; notre traduction.

201 Nous employons à dessein cette expression de Goethe par allusion à la célèbre ballade où l'apprenti-sorcier déchaîne par ses incantations les mouvements du balai magique qu'il a grand peine à calmer.

202 Dastā Takla Wald 1970: post-face. Cf. le même thème dans la fable rimée «Ewnat naw» (c'est la vérité) qui figure pp. 62–63 *ibid.* Notre traduction de l'amharique.

203 Damourette et Pichon 1927: 14.

tôt à l'école européenne est perdu pour son interlocuteur éthiopien. Inversement, «celui qui a une connaissance approfondie de sa langue n'éprouve aucune difficulté pour en apprendre une seconde.»²⁰⁴

Les jeunes gens qui ont subi les méthodes d'enseignement pratiquées à l'école des missions et dont ils sortent «nourris d'une bouillie peu substantielle de riz, de lettres et de langues étrangères»²⁰⁵ inquiètent Kidāna Wald dès 1934: «Hurler et bavarder sans connaître sa propre langue, c'est faire écho comme le ravin, ou répéter en phonographe les dires d'autrui . . . les langues d'emprunt et une éducation bâclée ne sauraient satisfaire aux besoins de demain.»²⁰⁶

Il sait, par ailleurs que l'éducation traditionnelle ne peut non plus faire face aux exigences du futur:

«Que soit tracée une nouvelle voie sous le roi nouveau
Afin que sans tarder nous rattrapions les autres.
Les erres anciennes sont devenues tortueuses,
Le savoir nous fait défaut pour nous y engager.»²⁰⁷

Quelle est cette «voie», ce raccourci, qui permettrait de rattraper le retard, de doubler les étapes, de réaliser, en somme, «la révolution de l'égalité»?²⁰⁸

Sur ce point Kidāna Wald et Dastā s'expriment à l'unisson. Le premier, en 1934, dans le poème que nous venons de citer:

«Que notre bouche en sa jeunesse
Ne goûte à aucune langue que les nôtres;
Qu'elle capte les langues étrangères,
Ayant au préalable allié la connaissance du geez et de l'amharique.
[. . .] Si l'éducation adopte cette démarche,
On accomplira en trois mois le travail de trois années.»²⁰⁹

L'année suivante, 1935, Dastā terminait son «Gabatāwāryā» par l'«ādarā» (recommandation) que nous avons cité plus haut²¹⁰ et qui exhorte la jeunesse à modeler son idéal national sur les siens.

Trente-cinq ans après, il reprend dans «Conseils en vers de deux genres» les idées de Kidāna Wald sur la méthode:

«Chrétiens, musulmans, natifs du pays,
Ecoutez mon décret sur l'éducation:
Gardez-vous d'apprendre de l'arabe ou du «faraṅg»
Avant que d'avoir sollicité les faveurs de l'amharique
Et d'être devenu familiers du geez.»²¹¹

204 L'opinion est de Kidāna Wald (1934: 22 et 24 – poèmes).

205 Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē 1956: introduction, p. 187. Notre traduction de l'amharique.

206 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 31, col. 1 et 2. Notre traduction de l'amharique.

207 *ibid.* loc. cit., col. 1, aussi Kidāna Wald Keflē 1934: 8. section 8 (poème).

208 L'expression est de Louis Madelin (1938).

209 Kidāna Wald Keflē 1934 b: 31, col. 2, 1e, 2e partie. Notre traduction de l'amharique.

210 Dastā Takla Wald 1935: 5e partie, ch. 9, p. 60, col. 2.

211 Dastā Takla Wald 1970: 4e partie, section 29, p. 61.

(Aussi indispensable à l'Éthiopie que le latin à l'Europe²¹²).

La portée du second poème devient plus vaste, et l'intention plus précise dans les vers suivants:

«Dans le continent africain, partage de Cam,
 Il y avait huit syllabaires différents
 Mais tous disparurent totalement;
 Le sabéen et le copte ont survécu, il est vrai,
 Mais ils ne sont plus en usage.
 Nous devons veiller à ce que notre langue
 Ne subisse le même sort.
 De même que l'enfant qui a perdu la vue
 Ne peut emprunter les yeux d'autrui,
 De même, si nous ne développons notre amharique
 Et que notre geez ne s'épanouisse,
 Nous aurons beau apprendre et nous démener
 Toute espérance sera vaine dans les langues étrangères.»²¹³

Ainsi, ce n'est pas la valeur éducative, non plus que le droit de cité des langues étrangères dans notre enseignement qui sont mis en cause, mais le privilège de leur antériorité par rapport au geez et à l'amharique. User d'écritures et de langues étrangères sous prétexte de hâter l'initiation aux mystères des civilisations autres, quand bien même on aurait l'intention de revenir à l'enseignement autochtone, c'est lâcher la proie pour l'ombre. Telle est l'opinion qui se dégage de la pensée expresse comme de l'œuvre didactique de nos trois savants.

Devant le coup qui se prépare et qui menace de nous réduire au silence linguistique et à l'aliénation culturelle, leur réaction n'a pas été conseillée par des préjugés aveugles, mais par la recherche d'un compromis qui tend à concilier la spécificité éthiopienne avec les exigences du progrès technique. Ennemis du mimétisme, ils opposent à l'aventure de l'eupéanisation une «voie» et une finalité éthiopienne.

Kefla Giyorgis n'a-t-il pas réalisé l'expérience la plus probante de l'efficacité d'une connaissance préalable du geez et de l'amharique pour l'apprentissage des langues étrangères et l'usage qu'on doit en faire, lui, qui en quelques années posséda le latin et réussit (avec l'aide des missionnaires, il est vrai) à nous faire don d'une traduction de l'Imitation de Jésus, qui ne le cède en fidélité et en élégance à aucune œuvre antérieure, et constitue un chef d'œuvre méconnu du style amharique XIX^e. Sans doute, son cas aura-t-il illustré les mérites de l'antériorité de l'enseignement national, encore que le bien-fondé de la doctrine puisse se passer de ce cas extrême qui se rapporte à un personnage exceptionnel. Mais que serait-il advenu de cette doctrine, si nos trois savants ne lui avaient procuré le soutien d'un appareil lexicographique et grammatical, fruit de trois longues vies bien remplies et d'un siècle d'efforts successifs?

212 Kidāna Wald Keflē 1934 a: 22, section 8 (vers).

213 Dastā Takla Wald 1970: 63. Notre traduction de l'amharique.

Nous n'hésitons pas à croire que leurs ennemis théologiques et les partis pris des «européanisateurs» empressés jusqu'à l'humiliation, auraient eu raison de la mémoire de nos trois savants autant que de leur enseignement.

Dans un autre ordre d'idées, sans l'énergie déployée par Kidāna Wald et Dastā afin que la traduction des classiques biblico-théologiques puisse tirer le meilleur parti des bienfaits multiplicateurs de l'imprimerie, sans le combat qu'ils menèrent pour obtenir la publication du cycle complet de leurs travaux linguistiques, la transition définitive de notre littérature, du geez langue morte, à l'amharique langue de renaissance aurait, indubitablement, requis une période de gestation difficile à déterminer. L'aboutissement de leur œuvre est donc la confirmation de l'amharique comme nouvelle «lingua franca», libérée des connexions serviles qui rattachent le geez à la religion. Dastā, auquel la signification de ce prodigieux avènement n'échappe pas, le salue dans «Samenna warq»:

Mère geez éprouvait les peines de l'enfantement²¹⁴
 Tant [il est vrai que] les siens l'ignoraient;
 Elle oublia ses souffrances,
 Lorsque naquit l'amharique, son enfant.»²¹⁵

Cette candide insistance sur la maternité du geez suffit-elle à dissiper le doute qui pèse sur l'identité du père et partant sur la légitimité de l'enfant? Certes non. «L'amharique est plutôt une langue «mélangée» qu'un vrai dialecte sémitique [...] elle «n'est pas une fille» du geez. . . elle n'aurait reçu que secondairement un vocabulaire d'emprunt éthiopien»²¹⁶.

C'est donc cette hybridité qui confère à l'amharique la faculté d'assimiler les emprunts sémitiques au fond couchitique, et d'exprimer avec vigueur l'esprit et la matière que lui impose ce siècle le plus révolutionnaire qui fut jamais.

Sur les facultés de cette langue, Antoine d'Abbadie écrivait: «Quand les Amara auront adopté parmi nos idées européennes celles qui leur manquent encore ils sauront bien mieux que nous assouplir ou augmenter leur belle langue pour les exprimer»²¹⁷. C'était vers 1881. Etonnante intuition dont la réalisation ne fut cependant pas l'œuvre des seuls Amara les habitants du district enfermé entre l'Abbay et le Choa, ou tout au plus «la majeure partie de la Haute Éthiopie»²¹⁸ mais de tous les Ethiopiens que leur unité culturelle immanente devait nécessairement conduire à la recherche d'une expression commune.

C'est par leur gigantesque contribution à la formation de cette expression commune, l'amharique, que Kefla Giyorgis, Kidāna Wald et Dastā s'imposent comme les trois esprits souverains de notre renaissance linguistique.

214 Allusion à l'Épître de Paul aux Galates, IV, 19: «Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous, je voudrais être maintenant auprès de vous, et changer de langage, car je suis dans l'inquiétude à votre sujet.»

215 Dastā Takla Wald 1970: Introduction, 3e partie, p. 61.

216 Cohen 1939: XI, voir les remarques sous Mithridates.

217 Abbadie 1881: XIX.

218 *ibid.*: V.

Si au terme de cette introduction qui n'a d'autre prétention que de présenter un aperçu de la vie, de l'œuvre et du rôle des trois savants, nous nous hasardions à percer la cause profonde qui détermina leur action, c'est dans les temps qui précèdent que nous trouverions la seule lumière qui puisse l'éclairer. «Sans une vue nette de l'ancienne société, de ses lois, de ses vices, de ses préjugés, de ses misères, de sa grandeur, on ne comprendrait jamais ce qu'ils ont fait.» Tocqueville²¹⁹ qui applique cette opinion aux auteurs de la Révolution Française ajoute: «Cette vue ne suffirait pas encore si on ne pénétrait jusqu'au naturel-même de la nation». Le naturel de notre nation, ou «l'esprit spécifiquement abyssin», pour reprendre l'expression de Cerulli, tend incontestablement à donner une valeur originale aux notions traditionnelles des choses éthiopiennes et aux adaptations de notions et données sur les choses de l'Occident²²⁰. (Les cas de «Mondon», devenu donateur d'eucalyptus, ou celui de «limonade» cités ci-dessus, montrent à l'évidence qu'entre l'adaptation et la distortion il n'y a qu'un pas). Soit. Mais cette manière de définir la culture éthiopienne comme miroir déformant ne la diminue en rien, bien au contraire. Seules les cultures fortes ont la capacité d'imposer aux ingrédients (idées et choses reçues) la forme du contenant. Mais ce n'est qu'une qualité mineure. Le caractère fondamental de notre culture se manifeste, en réalité, dans le souci constant du rejet de toute intrusion capable d'aliéner son essence, à savoir, le noyau qui confère à notre héritage commun sa spécificité. La langue et l'histoire constituent assurément cet héritage commun; leur défense et illustration répondent à la volonté de renoncer à l'aliénation.

La passion d'indépendance qui a dominé l'histoire d'Ethiopie n'échappe peut-être pas à cette loi. Devenue thème central de la littérature séculière des années vingt, et ayant reçu de nos trois savants des précisions sur son contenu culturel, l'idée de spécificité culturelle a si bien gagné du terrain qu'aujourd'hui le clergé-même adopte leur langage pour formuler l'expression de son comportement:

«L'Eglise Orthodoxe Tewahedo d'Ethiopie, eu égard aux soucis des Apôtres pour l'Eglise, conforme sa vie à la doctrine chrétienne, sans altérer sa propre culture, sa langue et ses méthodes d'interprétation»²²¹.

Or, à l'exception de quelques-uns (dont Dillmann, de qui le nom est inséparablement lié au livre d'Enoch), nombre d'éthiopiens, après un éphémère penchant pour les œuvres perdues ailleurs et retrouvées en Ethiopie, se sont préoccupés à ne rechercher dans la culture de ce pays que ce qu'il (leur) a emprunté. D'autres, et non des moindres, trompés par cette fausse problématique et oublieux qu'au-delà de ce que l'Ethiopie a donné ou reçu, il y a ce qu'elle est, ce sans quoi elle ne serait pas elle-même, succombant à la sollicitude des circonstances, se mettaient à «trouver la cause de ce qui n'est pas», et à nous bailler pour triomphantes nos défaites²²².

219 Tocqueville 1856: livre III, chap. VIII. Comment la révolution est sortie d'elle-même de ce qui précède.

220 Cerulli 1932: 309.

221 «A Short History» (1983): Avant-propos, p. 7. Texte amharique et anglais; notre traduction française.

222 Un exemple caractéristique du triomphalisme est l'article de Moreno (1939). A la même occasion Murad Kamil (1942) affirmait que l'Ethiopie «a beaucoup reçu sans rien donner», et se fait

C'est placée dans ces temps d'amnésie et de négation que l'œuvre de nos trois savants apparaît dans son jour véritable d'affirmation et de défense de la valeur intrinsèque de la culture éthiopienne.

Quand on en vient à considérer l'ensemble de l'œuvre, l'idée qui vient à l'esprit c'est qu'elle ne pouvait être conçue sans l'impulsion de quelque raison primordiale, ni réalisée sans ces thèmes directeurs qui sous-tendent toute action révolutionnaire. C'est dans le désespoir de l'hérésiarque acculé à l'anathème qui se dégage du «Hāy-mānota abaw qaddam» qu'il faut chercher l'explication de l'idée force qui a produit trois authentiques réformateurs dont un siècle de ténacité conjugée a permis à ce pays de se prévaloir pleinement de son langage «remarquablement un»²²³, et de sa culture spécifiquement éthiopienne.

www.ethiopianorthodox.org

223 Cohen 1912. P. 26-27, il explique cette unité par le fait que l'empire éthiopien a toujours été centralisé et la société extrêmement mobile. Le gouvernement lui-même étant centralisé mais à centre mobile. Dès 1912, ces considérations l'amenaient à la conclusion «qu'on peut et doit étudier l'amharique comme une langue littéraire commune» (p. 28).

BIBLIOGRAPHIE

- Abbadie, Antoine d': Dictionnaire de la langue amariñña. Paris 1881
- Admāsu Ġambarē: Maṣḥāfa qenē, zekra liqāwent, mal'aka berhān. Addis Ababa 1970 (éth. cal. 1963)
- Aescoly, A. Z.: Recueil de textes falachas. Paris 1951. (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie 55)
- Alberts, W. Jappe: Imitation of Christ. Dans: New Catholic Encyclopedia. New York 1967: 375-377
- Ayālēw Tasammā (Liqa Ṭabbabt): Ya Ityopyā emnat basostu heggegāt. Addis Ababa 1961 (éth. cal. 1953)
- Baeteman, Joseph: Dictionnaire amarigna-français, suivi d'un vocabulaire français-amarigna. Dire-Daoua 1929
- Baudissin, Wolf Wilhelm von: Dillmann. Dans: Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche, 3. Aufl., Bd. 4, Leipzig 1898: 662-669
- Blanchard, J.: Note sur les manuscrits rapportés d'Abyssinie par la Mission Duchesne-Fournet. Dans: Mission [Jean Duchesne-Fournet] en Éthiopie (1901-1903), T. 1, Paris 1909: 289-440
- Cerulli, Enrico: Nuove idee nell'Etiofia e nuova letteratura amarica. Oriente Moderno 6, 1926: 167-173
- : Nuove pubblicazioni in linguaggi etiopici. Oriente Moderno 7, 1927: 354-357
- : Pubblicazioni recenti dei musulmani e dei cristiani dell'Etiofia. Oriente Moderno 8, 1928: 429-432
- : Nuove pubblicazioni in lingua amarica. Oriente Moderno 12, 1932: 306-310
- : Rassegna periodica di pubblicazioni in lingue etiopiche fatte in Etiofia, 1. Oriente Moderno 13, 1933: 59-64
- : Storia della letteratura etiopica. Milano 1956 (2e éd. 1961)
- Cohen, Marcel: Rapport sur une mission linguistique en Abyssinie (1910-1911). Paris 1912. (Nouvelles Archives des Missions Scientifiques N.S. fasc. 6)
- : Nouvelles études d'Éthiopien méridional. Paris 1939. (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes. Sciences historiques et philologiques, fasc. 275)
- : La naissance d'une littérature imprimée en amharique. Journal Asiatique 206, 1925: 348-363
- : Sur les lexiques éthiopiens. Journal of Semitic Studies 9, 1964: 20-26
- Conti Rossini, Carlo: Etiofia (1915-1917). Aevum 1 (3), 1927: 459-624
- Coulbeaux, J. B.: Préface à «Abuna Yacob» par Takla Hāymānot de Mansāh. Paris s.d. [ca. 1914]
- : Histoire politique et religieuse d'Abyssinie. Depuis les temps plus reculés jusqu'à l'avènement de Ménélick II., T. 1. Paris 1929
- Damourette, Jacques et Edouard Pichon: Essai de grammaire de la langue française, T. 1. Paris 1927
- Dastā Takla Wald: Gabatāwāryā. Dirē Dāwā 1935 (éth. cal. 1928)
- : Addis yāmāreññā mazgaba qālāt. Addis Ababa 1970 (éth. cal. 1962)
- De Luca, Giuseppe: Imitazione di Cristo. Dans: Encyclopedica italiana di scienze, lettere ed arti 18, Roma 1933: 883
- Dillmann, C. F. A.: Lexicon linguae Aethiopicæ, cum indice latino. Lipsiae 1865
- Eriksson, Olle: Laṭeqemennā ladastā. Asmara 1914

- Fekra-Dengel Bayana: «August Dillmann». Zēnā Lessān (Revue de l'Académie des Langues éthiopiennes), Vol. 2 (1), 1982: 13–16
- Fidalen maššaššal. Addis Ababa 1948 (éth. cal. 1940)
- Fusella, Luigi: Le lettere del *dabtarā* Assaggakhañ. Rassegna di Studi Etiopici 13 (1954), 1955: 20–30
- Gabra Iyasus Hāylu: Un manuscritto amarico sulle verità della fede. Dans: Problemi attuali di scienza e di cultura. Atti del Convegno Internazionale di Studi Etiopici (Roma 1959). Roma 1960: 345–352
- Guèbre Sellasié: Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie. Trad. de l'amharique par Tesfa Sellasié. Publ. et annotée par Maurice de Coppet. Vols 1. 2. Paris 1930–31
- Guidi, Ignazio: Proverbi, strofe e racconti abissini. Roma 1894
- : [Ed.]: Il «Fetha Nagast». Roma 1897
- : Uno squarcio di storia ecclesiastica di Abissinia. Bessarione, Rivista di Studi Orientali, Anno 5, Vol. 8, 1900: 10–25
- : Vocabolario amarico-italiano. Roma 1901
- : La Chiesa abissina. Oriente Moderno 2, 1922: 123–128, 186–190, 252–256
- : [Ed.]: Le synaxaire éthiopien. Les mois de sanê, hamlê, nahasê et pâguemên, 3. Mois de nahasê et de pâguemên. Trad. de S. Grébaut. Turnhout 1981. (Patrologia Orientalis, T. 9, fasc. 4, No. 44)
- Harrington, John Peabody: Ethiopian, the Oldest Language. Scientific Monthly 42, 1936: 75–77
- Heruy Walda Sellāsē: Laleḡ meker lābbāt mattāsabiyā. Addis Ababa 1917/18 (éth. cal. 1910)
- : Yaḥeywat tārik – bahwālā zaman laminasu leḡoç māstāwakiyā. Addis Ababa 1922/23 (éth. cal. 1915)
- Heyer, Friedrich: The Teaching of Tergum. Dans: Proceedings of the 3rd International Conference of Ethiopian Studies (Addis Ababa 1966), Vol. 2. Addis Ababa 1970: 140–150
- Heywat Hedaru: Hagar yakullu nat (La patrie appartient à tous). 1976 (éth. cal. 1968)
- A Short History, Faith and Order of the Ethiopian Orthodox Tewahedo Church (texte bilingue: amh. et angl.). Publ. by the Ethiopian Orthodox Tewahedo Church Holy Synod. Addis Ababa 1983
- La Ityopyā leḡoç mamalkačā. [Par] Ahadu Ityopyāwi [un Ethiopien]. Addis Ababa 1922 (éth. cal. 1914)
- The Jerusalem Bible. Garden City, N.Y. 1966
- Kamil, Murad: Translations from Arabic in Ethiopian Literature. Bulletin de la Société d'Archéologie Copte 7, 1941 (1942): 61–71
- Kefla Giyorgis et Kidāna Wald Keflē: Mašhāfa sawāsew wagemess wamazgaba qālāt haddis. Ed. par Dastā Takla Wāld. Addis Ababa 1956 (éth. cal. 1948)
- Kidāna Wald Keflē: Mār Yeshāq. Dirē Dāwā 1923 (éth. cal. 1915), (2e éd. 1928 – éth. cal. 1920)
- : [Trad., Comm.]: Mašhāfa Hezqe'el. Ge'ez and Amharic Commentary. Dirē Dāwā 1924 (éth. cal. 1916)
- : Fidaleññā fidalāwāryā. Dirē Dāwā 1934 (a) (éth. cal. 1926). (2e éd. Addis Ababa 1942 – éth. cal. 1934)
- : Mazgaba fidalāt sēmāweyāt, waemmāntu fidelātā ge'ez waamhara. Dirē Dāwā 1934 (b) (éth. cal. 1926). 2e éd.: Mazgaba fidal, yage'ezeññā yāmāreññā q'ānq'ā makfačā. Livre 2. Addis Ababa 1961. 3e éd. Addis Ababa 1965
- Lammā Hāylu Walda Tārik (alaqā): Mašhāfa tezzetā. Ed. par Mangestu Lammā. Addis Ababa 1967 (éth. cal. 1959)
- Larousse universel en 2 volumes. Nouveau dictionnaire encyclopédique. Publ. sous la direction de Claude Augé. T. 1. 2. Paris 1922–23
- Leonessa, Mauro da [Trad.]: Lettere di Abba Teclē Haymanot di Adua. Roma 1939